



La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 230 - Mars 2022

Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard

Mensuel. Abonnement : 30 €

SUPPLIQUE AU PAPE FRANÇOIS

Le pape François a invité à une journée de prière et de jeûne le Mercredi des Cendres. Et il a appelé les dirigeants politiques à un « *sérieux examen de conscience devant Dieu* ». Nous lui avons adressé la lettre suivante pour lui rappeler que tout dépend de lui.

À SA SAINTETÉ LE PAPE FRANÇOIS

Jésus ! Marie ! Joseph !

Maison Saint-Joseph.
Saint-Parres-lès-Vaudes,
le 26 février 2022.

Très Saint Père,

Je viens vous supplier, comme le dernier de vos fils, de mettre fin à cette guerre qui est sur le point d'embraser le monde, si vous ne faites rien. Voilà près de cent ans que Notre-Dame est venue demander la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, promettant de la sauver si le Saint-Père daignait accomplir cette consécration en ordonnant à tous les évêques en communion avec lui de la prononcer en même temps que lui. Synodalement.



En 2015, place Saint-Pierre, le pape François priant devant la statue de Notre-Dame de Fatima.

Comment pouvez-vous résister à cette demande de notre Mère du Ciel qui vous parle comme elle parlait à Bernadette, à Lourdes, en lui demandant de lui « *faire la grâce* » de venir pendant quinze jours à la grotte... Ne lui ferez-vous pas la grâce de faire ce qu'Elle demande au nom de Dieu lui-même ?

Elle est toute-puissante, étant notre Reine, et elle est notre Mère à tous. Mais Elle ne veut rien faire sans vous, notre Saint Père le Pape, image de notre très chéri Père du Ciel en la terre et Vicaire de son Fils, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Si vous n'étiez notre Père en la terre, avec raison je patienterais : il est bien assez puissant, puisqu'il est le Pape, pour nous assister, mais hélas ! n'étant pas notre Père, il ne nous aime pas.

Si vous ne pouviez, je vous excuserais disant : il est vrai qu'il nous chérit comme ses fils, mais le pauvre manque d'avoir et de pouvoir. Ne me dites pas, Très Saint Père, que vous ne pouvez, car Notre Mère à tous, à jamais, a promis d'exaucer votre prière si vous consacrez la Russie à son Cœur Immaculé. Vous n'avez donc qu'un mot à dire, et la Russie se convertira, et nous aurons la paix.

Notre Patrie est le Royaume de Marie, le laisserez-vous entrer en guerre contre la Russie qu'Elle aime et a promis de sauver à votre parole que tout le synode des successeurs des Apôtres accompagne ? Je vous supplie, Très Saint Père, qu'il vous plaise de nous consoler en toutes nos angoisses présentes et tribulations tant spirituelles que corporelles, en consacrant la Russie au Cœur Immaculé de Marie, en la manière que votre saint prédécesseur, Jean-Paul I^{er}, avait l'intention de la faire, s'il avait vécu.

Daignez nous bénir, Très Saint Père, en retour des prières incessantes que nous adressons chaque jour à votre intention au Cœur Immaculé de Marie,

Frère Bruno de Jésus-Marie,
Supérieur général de l'Ordre des Petits Frères
et des Petites Sœurs du Sacré-Cœur.

Si le pape François daigne nous exaucer, il sera suivi par les Conférences des évêques catholiques romains d'Ukraine qui lui ont demandé en même temps que nous de consacrer l'Ukraine et la Russie au Cœur Immaculé de Marie.

« Saint Père !

« En ces heures de douleur incommensurable et de terrible épreuve pour notre peuple, nous, les évêques de la Conférence épiscopale d'Ukraine, sommes les porte-parole de la prière incessante et sincère, soutenue par nos prêtres et nos personnes consacrées, qui nous vient de tout le peuple chrétien à l'intention de Votre Sainteté, de notre Patrie et de la Russie.

« En réponse à cette prière, nous demandons humblement à Votre Sainteté d'accomplir publiquement l'acte de consécration de l'Ukraine et de la Russie au Sacré-Cœur Immaculé de Marie, comme demandé par la Sainte Vierge à Fatima.

*« Que la Mère de Dieu, Reine de la Paix, accepte notre prière : **Regina pacis, ora pro nobis !** »*

La Russie est le dernier rempart, politique, économique et religieux, catholique, contre l'entreprise démoniaque de destruction de la Chrétienté. Elle est l'arme absolue de Notre-Dame de Fatima descendue du Ciel en 1917, en pleine guerre mondiale, pour livrer son ultime combat contre le démon, pour lui écraser la tête et libérer non seulement l'Ukraine mais la sainte et douce France et, par elle, le monde entier et le remettre au Sacré-Cœur,

Ainsi soit-il !

LETTRE À MGR ALEXANDRE JOLY

DEUXIÈME PARTIE : LES LIVRES D'ACCUSATION

LA notification du 10 août 1969, puissant acte de diffamation d'Église, mais du fait qu'il était dénué de toute condamnation, fut, paradoxalement, une formidable confirmation du bien-fondé des graves soupçons de l'abbé de Nantes contre le Concile et contre le pape Paul VI. Il revenait dès lors à notre Père de dresser l'acte d'accusation pour engager le souverain pontife à rendre en sa propre cause, un arrêt souverain, infaillible et libérateur, ce qu'il fera à trois reprises sous les pontificats de Paul VI et de Jean-Paul II.

LE PREMIER LIVRE D'ACCUSATION

Après avoir sollicité une audience puis annoncé sa venue à Rome, l'abbé de Nantes se présenta le mardi 10 avril 1973 à la Porte de bronze de la Maison pontificale, accompagné de frères de sa communauté et d'environ soixante amis du mouvement de la Contre-Réforme catholique pour remettre au Saint-Père un livre, un mémoire de cent deux pages rédigé en quelques semaines et qui, au fur et à mesure de sa rédaction, va développer une série d'accusations, logique, implacable, révélant tous les éléments et les connexions d'un système « qui se présente comme la plus dangereuse et la plus subtile des machines de guerre qui n'ait jamais été introduite dans l'Église pour sa ruine ». En voici l'essentiel.

Le pape Paul VI est accusé de poursuivre, en guise de programme pontifical, la chimère de la construction d'un monde nouveau dans lequel la religion serait cantonnée à un simple rôle d'animation spirituelle. Et pour y parvenir il a « sabré » l'autorité divine de l'Église et a proclamé « *le culte de l'homme* ».

Paul VI a imposé de force à l'Église la liberté religieuse, pourtant condamnée définitivement, donc en rupture avec le Magistère de ses prédécesseurs et, cela fait, il s'est abstenu d'exercer son pouvoir législatif, judiciaire et coercitif. Il voulait « être aimé » plus qu'obéi, séduire plus que commander, en méconnaissance des droits et des volontés de Jésus-Christ dont il était le Vicaire. Et ce fut sous son pontificat le foisonnement de toutes sortes d'erreurs et de scandales consternants auxquels il ne voulut pas porter remède et dont il fut le complice consentant. Deux exemples sont particulièrement éloquentes.

1. Tout d'abord, la scandaleuse affaire du catéchisme hollandais que le pape Paul VI savait être hérétique comme en témoigne la précision des articles du Credo qu'il publia en 1968. Pourtant il ne fit rien pour empêcher la diffusion mondiale de ce prétendu catéchisme et par la faute du Souverain Pontife l'enseignement de la foi a été irrémédiablement corrompu dans toute l'Église.

2. Autre scandale : l'abandon de leur vocation par

des milliers de prêtres et de religieux après que le Souverain Pontife eut créé une commission *ad hoc* le 2 février 1964 et fait savoir qu'il annulerait les vœux de tous ceux qui lui en feraient la demande. En acceptant de délier de leurs vœux dans le bureau de l'officialité diocésaine pour qu'ils puissent se marier le lendemain devant Dieu à l'église avec sa bénédiction d'Époux répudié, mais content, en instaurant ainsi dans le mariage mystique le divorce par consentement mutuel, en imposant à Dieu de s'effacer au profit de l'amour d'une créature, Paul VI s'est fait le plus grand tentateur de ses prêtres... et le puissant complice de la chair... alors que les devoirs de sa charité lui imposaient de dire non, de faire de la peine, de contrarier, de prêcher le renoncement, d'imposer la chasteté.

« La ruine de la morale vient dans l'Église, comme à toutes les époques de décadence, du mariage des prêtres. Mais pour la première fois dans l'histoire, ce fut du consentement, de la complicité, et de la coopération du Vicaire du Christ. » Les scandales de mœurs qui se font jour actuellement au sein même du clergé permettent de mesurer l'étendue des conséquences de ce dévoiement dramatique du célibat des prêtres. La responsabilité personnelle de Paul VI est considérable.

Laissant toutes les erreurs la profaner, Paul VI s'est en même temps rendu coupable d'une révolte contre l'Église en calomniant son passé, en enseignant le mépris de tout son patrimoine. La réforme liturgique de la messe en a été une dramatique illustration. Il a abusivement invoqué le Concile et l'obéissance qui lui était due pour l'imposer, en réalité, de sa seule autorité. Cette réforme s'est révélée l'instrument premier de l'altération du Magistère de l'Église en particulier par le chamboulement dans le rituel des sacrements et la remise en cause du Sacrifice propitiatoire de la messe.

L'encyclique *ECCLESIAM SUAM*, du 6 août 1964, fut présentée par son auteur comme une encyclique qui « ne veut pas revêtir un caractère solennel et proprement doctrinal, ni proposer des enseignements déterminés d'ordre moral ou social ». Paul VI instaura ainsi une nouvelle relation au sein de l'Église et avec le monde. Celle-ci ne veut plus

délivrer un enseignement d'autorité, mais elle doit se faire « *conversation* » et promouvoir en toute occasion le dialogue. « Cet art de communication spirituelle [...] n'est pas de commandement et ne procède pas de façon impérieuse. » Mais prétendant à l'illumination du Saint-Esprit, Paul VI ne conféra pas moins à son magistère personnel novateur, inconnu jusqu'alors de ceux qui l'ont précédé sur le trône de saint Pierre, « une infaillibilité extra canonique, d'inspiration prétendue divine, absolument illégitime, mais d'un tout autre ordre qu'autoritaire : c'était comme une séduction et une communication d'amour dénuées de toute autre force d'obligation ».

Paul VI effaça ainsi le Magistère traditionnel pour que l'Église se fasse accepter comme la servante du monde, pourtant sous la domination de Satan, où tous les hommes, au fond, seraient bons et auraient vocation à s'unir car tous prétendent animés d'un désir sincère d'amitié, de paix et de justice, pour lui apporter un « supplément » de foi et d'amour. « Et cela sans offenser en quoi que ce soit la juste laïcité de la cité terrestre, simplement par une osmose silencieuse d'exemple et de vertu spirituelle. » C'était en réalité par Paul VI une trahison de la charge que lui avait confiée le Christ et qui lui imposait, non pas de renforcer, mais de maudire comme une construction qui défie le Seigneur, cette cité nouvelle, idéale et laïque.

Ce Magistère effacé a eu pour corollaire la dévaluation des dogmes, des commandements de Dieu considérés comme des obstacles à la fraternité universelle, et celle des sacrements devenus inutiles sur le chantier du monde à construire. Et ce fut en définitive l'anéantissement de toute notre religion appelée à fraterniser avec toutes les autres dans l'œuvre temporelle qui leur est une nouvelle et commune raison d'être, et l'effondrement de l'institution de l'Église catholique, les chrétiens étant requis de renier leur singularité et d'achever, sans le savoir, dans l'apostasie, le chemin ouvert par le Pape lui-même au nom d'un humanisme chrétien devenu athée.

La religion catholique est ainsi devenue, sous l'action même du pape Paul VI, une opinion parmi d'autres, au moins pratiquement, et a cessé de régir en fait l'univers des hommes. « Son objectivité s'estompe. Enfer, Ciel ? Grâce de Dieu ou malédiction ? Piété, impiété ? Tout cela perd de sa consistance, fait remarquer l'abbé de Nantes s'adressant au Saint-Père [...]. Ce qui grandit alors, c'est l'orgueil de l'homme, appelé par Vous dans le dialogue à se faire juge des choses divines. L'univers chrétien a basculé, du jour où le dialogue a été proclamé par Vous la seule méthode légitime de l'apostolat nouveau : au lieu que Dieu juge l'homme, c'est l'homme qui est appelé à juger Dieu. »

Le ressort intime de l'enseignement de Paul VI

fut un amour immodéré, étrange de tout homme, quel qu'il soit, un amour qui adore son objet, qui s'affranchit de la Vérité, de la Loi : « *Amour, amour pour tous les hommes d'aujourd'hui, quels qu'ils soient, où qu'ils soient, amour pour tous.* » (Discours du 14 septembre 1965)

Cet amour inconditionné parce qu'il n'est plus ni dépendant de l'amour de Dieu ni réglé par Lui, mène à l'idéalisation, à l'idolâtrie de son objet et conduit le Pape à une foi en l'homme la plus extravagante : « *Nous avons confiance en l'homme, nous croyons en ce fond de bonté qui est en chaque cœur, nous connaissons les motifs de justice, de vérité, de renouveau, de progrès, de fraternité qui sont à l'origine de tant de belles initiatives et jusque tant de contestations et, malheureusement, parfois de violences. À vous, non pas de le flatter, mais de lui faire prendre conscience de ce qu'il vaut, de ce qu'il peut.* » (Déclaration du 2 décembre 1970 à Sidney)

Cette « foi en l'homme » n'est autre que le « *culte de l'homme* » que le Saint-Père osa proclamer ouvertement devant toute l'assemblée conciliaire, le 7 décembre 1965, au cours d'un discours « dont il est certain qu'il n'y en a jamais eu de tel dans les annales de l'Église et qu'il n'y en aura jamais. » Le caractère inouï de ce discours est la raison pour laquelle notre Père, et nous à sa suite, s'y est constamment référé. Mais habituellement, et contrairement à ce qui est affirmé dans l'Avertissement, nous ne nous contentons pas d'en citer « *un bout de phrase* », mais un très large extrait afin de mieux réaliser et faire réaliser le nouveau culte que le Souverain Pontife osa prononcer en présence de tous les Pères du Concile, comme d'ailleurs notre Père le fit dans son livre d'accusation :

« *« L'Église du Concile, il est vrai, s'est beaucoup occupé de l'homme, de l'homme tel qu'en réalité il se présente à notre époque, l'homme vivant, l'homme tout entier occupé de soi, l'homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l'intéresse, mais qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité. L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un sens, défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu.*

« *Qu'est-il arrivé ? un choc, une lutte, un anathème ? cela pouvait arriver ; mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier. La découverte des besoins humains – et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre (sic !) se fait plus grand – a absorbé l'attention de ce synode.*

« *Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, huma-*

nistes modernes, qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme."

« On mesure ici le glissement forcé de votre hétéropraxie à l'hétérodoxie pleine et entière, commente notre Père s'adressant à Paul VI, je ne dis même plus de l'hérésie, mais de l'apostasie. Dans votre bonté apostolique ! à l'encontre des conseils de prudence et des enseignements infaillibles de tous vos prédécesseurs, vous voulez être le Samaritain évangélique, affectueusement penché sur tout homme, son frère... Et voilà que ce sentiment d'amour immodéré vous conduit à vous réconcilier avec le Goliath du monde moderne, à vous agenouiller devant l'Ennemi de Dieu qui vous défie et vous hait. Au lieu de prendre courage et de lutter, comme David, contre l'Adversaire, vous vous déclarez plein d'amour pour lui, vous l'adulez et vous allez bientôt vous ranger à son service exclusif ! Votre charité se fait culte et service de l'Ennemi de Dieu, et pour le flatter, vous allez jusqu'à rivaliser avec lui dans son erreur, dans son blasphème même. »

Les auteurs de l'Avertissement font remarquer avec une coupable ingénuité que *« ces mots ont été prononcés depuis la basilique Saint-Pierre, du berceau de la foi chrétienne, lieu symboliquement parmi les plus chargés au monde de signification religieuse, à la fin du concile œcuménique ayant été célébré par le plus grand nombre d'évêques de toute l'histoire de l'Église. Ces mots s'adressaient, depuis ce lieu précis, au monde des années 1960, marqué par l'humanisme athée en plein essor. »* Et ils en concluent : *« Épingler ce bout de phrase pour faire comme s'il signifiait un reniement de l'unique culte rendu au Père par le Christ dans l'Esprit qui caractérise la célébration chrétienne, n'est-ce pas faire preuve d'une mauvaise foi certaine ? »*

Monseigneur, en toute sincérité, en toute bonne foi, je suis prêt à vous suivre dans votre analyse et cesser de m'en tenir au sens obvie des mots employés par Paul VI dans ce passage de son discours de clôture du concile Vatican II. Mais une certaine honnêteté intellectuelle vous impose d'aller jusqu'au bout de votre raisonnement en nous donnant positivement la bonne, la catholique interprétation de ce texte. Dans quel sens doit être compris ce discours de Paul VI, pourtant d'immenses conséquences et source de drames dans l'Église, aujourd'hui donné comme lecture pour l'office des lectures par un décret du 25 janvier 2019 de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements ? Comment le comprendre autrement que comme un *« reniement de l'unique culte rendu au Père par le Christ dans l'Esprit qui caractérise la célébration chrétienne »* ?

Or force est de constater, Monseigneur, que les rédacteurs de l'Avertissement ne donnent aucune réponse à cette question si ce n'est de préciser les circonstances très solennelles dans lesquelles ont été prononcées les paroles du Pape et qui ne font qu'aggraver leur caractère scandaleux, blasphématoire ! Donc pas la moindre réponse de la part des membres de la Commission doctrinale ! Comme d'ailleurs de la part de Mgr Le Couëdic qui se garda bien de donner la moindre réponse aux critiques de notre Père contre les nouveautés doctrinales des Actes du concile Vatican II, mais qui lui infligea une sanction disciplinaire en repréailles de son exercice légitime et sacré d'un recours devant le Saint-Office. Pas la moindre réponse non plus de la part de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi qui s'abstint, en 1969, du jugement doctrinal demandé, mais notifia tour à tour, sans motivation, ultimatum, rétractation, soumission et finalement mensonge et diffamation ! Comme, enfin, le pape Paul VI en personne en 1973 !

Ce dernier ne voulut à aucun prix recevoir le livre d'accusation que notre Père était venu lui apporter à Rome, le 10 avril 1973, pour le "déferer" devant son propre Tribunal. Mais que pouvait-il craindre d'un simple prêtre français, déchu de tout office, suspens *a divinis*, muni de la seule "force" qu'une poignée d'amis pouvait lui apporter par son aide et son soutien ? Paul VI redoutait plus que tout ce livre dont il connaissait trop bien le contenu par le procès de 1968 au cours duquel les "zélés", les trop zélés serviteurs de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi ne purent opposer à son auteur des erreurs doctrinales susceptibles de faire obstacle à ses accusations. Paul VI savait trop bien que son magistère novateur, "prophétique", ne pouvait en aucune façon se prévaloir d'une quelconque note d'infaillibilité car, contraire à tout ce que les papes qui l'avaient précédé sur le Siège de Pierre avaient jusqu'alors enseigné, il était clairement hérétique.

L'un d'entre eux l'a même par avance condamné, à propos de sa doctrine sur le Mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle dans lequel il voulait jeter l'Église : saint Pie X dans sa *LETRE SUR LE SILLON* fondé par Marc Sangnier, donnée le 25 août 1910 dans un français éblouissant de clarté pour régler magistralement toute la question sociale. Un extrait de ce texte constitue à lui seul une pièce maîtresse dans l'acte d'accusation dressé par notre Père contre Paul VI :

« Mais plus étranges encore, effrayantes et attristées à la fois, sont l'audace et la légèreté d'esprit d'hommes qui se disent catholiques, qui rêvent de refondre la société dans de pareilles conditions et d'établir sur terre, par-dessus l'Église catholique "le règne de la justice et de l'amour", avec des

ouvriers venus de toute part, de toutes religions ou sans religion, avec ou sans croyances, pourvu qu'ils oublient ce qui les divise : leurs convictions religieuses et philosophiques, et qu'ils mettent en commun ce qui les unit : un généreux idéalisme et des forces morales prises "où ils peuvent". Quand on songe à tout ce qu'il a fallu de forces, de science, de vertus surnaturelles pour établir la cité chrétienne, et les souffrances de millions de martyrs, et les lumières des Pères et des Docteurs de l'Église, et le dévouement de tous les héros de la charité, et une puissante hiérarchie née du ciel et des fleuves de grâce divine, et le tout édifié, relié, compénétré par la Vie de Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu, le Verbe fait homme : quand on songe, disons-Nous, à tout cela, on est effrayé de voir de nouveaux apôtres s'acharner à faire mieux avec la mise en commun d'un vague idéalisme et de vertus civiques. Que vont-ils produire ? Qu'est-ce qui va sortir de cette collaboration ? Une construction purement verbale et chimérique, où l'on verra miroiter pêle-mêle et dans une confusion séduisante les mots de liberté, de justice, de fraternité et d'amour, d'égalité et d'exaltation humaine, le tout fondé sur une dignité mal comprise. Ce sera une agitation tumultueuse, stérile pour le but proposé et qui profitera aux remueurs de masses moins utopistes. Oui, vraiment, on peut dire que le Sillon convoie le socialisme, l'œil fixé sur une chimère.»

La Commission doctrinale, dans son Avertissement contre nous, rappelle que « l'enseignement du Magistère sur la foi requiert des fidèles un assentiment religieux et l'obligation d'éviter toute doctrine contraire ». Mais seriez-vous, Monseigneur, en mesure de nous préciser si nous devons donner notre "assentiment religieux" à l'enseignement de saint Pie X et, dans ce cas, éviter la doctrine contraire de Paul VI, en particulier son utopie du Mouvement d'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle (MASDU) ? Faut-il, au contraire, tenir pour catholique la doctrine de Paul VI et dans ce cas réprouver celle de saint Pie X ?

Notre Père est venu à Rome pour demander au Saint-Père de trancher cette alternative insupportable à tout fidèle, à tout enfant de l'Église qui entend demeurer jusqu'au dernier souffle de sa vie fidèle à la foi catholique sans laquelle on ne peut plaire à Dieu. Plusieurs rangs serrés d'agents en civil et de carabinieri en arme de la police italienne massés devant la Porte de bronze furent la seule réponse du Souverain Pontife pour empêcher le dépôt par notre Père de son livre d'accusation qui à lui seul invalide la canonisation de celui qui profane nos autels depuis le 14 octobre 2018.

Et c'est sans doute pour éviter l'instruction d'un procès contradictoire de la cause de Jean-Paul II que

Benoît XVI a précipité la procédure pour le canoniser, le 27 avril 2014, sans répondre aux nombreuses critiques formulées par l'abbé Georges de Nantes sous forme de « plainte pour hérésie, schisme et scandale à l'encontre de notre frère dans la foi Karol Wojtyła ».

LE DEUXIÈME LIVRE D'ACCUSATION

Au lendemain de la mort de Jean-Paul I^{er}, survenue tragiquement le 28 septembre 1978, notre Père espérait que les cardinaux réunis en conclave renouvelleraient le bon choix qu'ils avaient fait au mois d'août. Cependant l'orientation traditionnelle que le "pape du sourire" avait imprimée à son pontificat en seulement trente-trois jours en avait alarmé plus d'un, et la possibilité d'une réaction de "contre-réforme" effraya. Il y eut des tractations. Le cardinal Wojtyła, archevêque de Cracovie, se savait *papabile*. L'homme était connu à Rome depuis qu'il avait prêché au Vatican, en 1976, devant Paul VI, une retraite intitulée "*LE SIGNE DE CONTRADICTION*". Venu du bloc de l'Est, catholique polonais, grand voyageur, travailleur assidu, athlétique, polyglotte, lorsque Karol Wojtyła fut élu au soir du 16 octobre 1978 et prit le nom de Jean-Paul II, tous les Pères du conclave se déclarèrent satisfaits, « mais chacun pour ses propres raisons qui n'étaient plus les mêmes en tous ». (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 136, décembre 1978, p. 11)

Jean-Paul II avait assurément, du moins apparemment, des qualités humaines de grande envergure susceptibles d'en faire un très grand pape. Mais les immenses espérances de notre Père furent cruellement déçues.

Étudiant la vie complexe du nouveau Souverain Pontife, il remarqua d'emblée des divergences qui le distinguaient du cardinal Wyszinski, archevêque de Gniezno et Varsovie, qui en 1950, pour éviter le pire, avait signé un accord avec le gouvernement communiste aux termes duquel le Primat de Pologne combattait « sur le terrain des revendications religieuses, et non humanistes, catholiques et non révolutionnaires (...). » Tandis que le jeune cardinal Karol Wojtyła s'enflammait et enflammait ses ouailles avec les incendiaires droits de l'homme. Jean-Paul II se présentait donc comme le Pape des droits de l'homme.

La publication de l'encyclique inaugurale *REDEMPTOR HOMINIS* le 15 mars 1979 montrait que « Sa Sainteté Jean-Paul II revendique l'héritage de Paul VI et fait siens son culte de l'homme, sa foi en l'homme, son exaltation de la dignité de l'homme et la revendication de ses droits, causes manifestes de la décadence de l'Église et de la malédiction divine sur le monde. »

Que fallait-il faire ? Notre Père voyait trop clai-

rement la vérité. Il ne put se résoudre à se taire et s'aligner sur l'encyclique en vertu d'une "soumission intérieure et respectueuse." Il devait révéler les raisons certaines de son angoisse, c'est-à-dire prendre le parti « le plus loyal, le plus juste et le plus charitable ». « Ce n'est pas nous qui menons le Seigneur Jésus notre Roi, confiait-il le 25 mars 1979, jour de l'Annonciation, c'est Lui qui nous mène et par des chemins que nous n'aurions parfois pas voulu prendre [...]. Son appel, "*Viens et suis-moi*", ne souffre ni retard ni regard en arrière, ni poursuite de ce que nous faisons, mais renoncement, nouveau départ pour l'aventure ou plutôt pour de nouvelles peines et de nouveaux calvaires. » (*LETTRE AUX AMIS* n° 28, 25 mars 1979)

Notre Père reprit ainsi son combat de contre-réforme qui le conduira, le 13 mai 1983, à Rome, entouré par deux cents délégués de la Ligue de Contre-Réforme catholique, pour remettre entre les mains du Juge suprême de la foi un deuxième livre d'accusation récapitulant toutes ses plaintes. Bien que cette démarche soit conforme aux canons 212, 221 et 1417 du Code de droit canonique, l'autorité a toujours refusé d'examiner et même de recevoir cette accusation contre le Souverain Pontife régnant. Comme celle signifiée dix ans plus tôt à l'encontre de Paul VI, elle demeure en attente d'un jugement qui, s'il reconnaissait son bien-fondé, devrait interdire le "culte" de dolie frauduleusement rendu aux prétendus "saints" Papes de la Réforme conciliaire.

Aujourd'hui, l'abbé de Nantes est mort, mais il parle encore contre l'hérésie de Jean-Paul II, corollaire de « *la foi en l'homme qui se fait Dieu* » proclamée par son prédécesseur et « *père spirituel* », Paul VI. En exorde de ce deuxième Livre d'accusation, l'abbé de Nantes cite un texte sur lequel il se déclare prêt à engager toute sa foi et sa vie éternelle : « Sur lequel pourrait se juger toute la cause ». Il s'agit des pages 222 à 227 du « "Dialogue avec André Frossard, *N'AYEZ PAS PEUR* ", dont la partie qui vous est attribuée, écrit l'abbé de Nantes en s'adressant à Jean-Paul II, a été, de fait, écrite, revue et soigneusement mise au point par vous avant sa publication en 1982. »

Dans les pages incriminées, Jean-Paul II cite la réponse de Jésus à Pilate : « *Oui, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix.* » Il commente : « *Le Christ est roi en ce sens qu'en lui, dans son témoignage rendu à la vérité, se manifeste la "royauté" de chaque être humain, expression du caractère transcendant de la personne. C'est cela l'héritage propre de l'Église.* »

Cette affirmation contredit formellement la tradition catholique selon laquelle la vérité pour laquelle est

mort Notre-Seigneur Jésus-Christ concerne Dieu son Père et Lui-même dans son unique, sacrée, inviolable et inaccessible Sainteté, autrement dit sa "transcendance" de Fils de Dieu, unique Roi de l'univers et Sauveur de son peuple. Tandis que Jean-Paul II fait du Christ un martyr de la dignité, de la royauté, de la prétendue transcendance de l'homme.

a) Ésotérisme.

L'abbé de Nantes révèle ce que les biographes taisent ordinairement : Mieczyslaw Kotlarczyk, maître et ami de Karol Wojtyła, était un disciple du théosophe Rudolf Steiner, adepte d'un christianisme cosmique, a-dogmatique et évolutionniste. On ne saurait y voir une simple influence de jeunesse sur le jeune Karol fasciné par la magie enivrante de l'art théâtral, puisque, devenu archevêque de Cracovie, il accorda une introduction à l'ouvrage de Kotlarczyk, "*L'ART DU MOT VIVANT*". Or, celui-ci développe une thèse selon laquelle « un groupe de personnes, unanimement soumises au verbe poétique (*sic*), revêt une signification éthique : la signification d'une solidarité dans le Verbe (*sic* !), la signification d'une loyauté à l'égard du Verbe ».

Curieusement, cette préface ne figure pas dans les recensions des travaux de Karol Wojtyła... Pour ne pas faire obstacle à sa canonisation ?

Pour bien saisir le caractère contraire à la foi catholique de cette prétendue "transcendance de l'homme", principe du dialogue assidûment pratiqué par le pape Jean-Paul II avec les athées, il suffit de lire la transcription de la retraite "*LE SIGNE DE CONTRADICTION*". Il y évoque la parole du vieillard Siméon à la Vierge Marie le jour de la Présentation :

« *Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël. Il doit être un signe en butte à la contradiction.* » (Lc 2,34)

L'appliquant à la contradiction hégélienne entre religion catholique (*thèse*) et athéisme moderne (*antithèse*), il entend montrer que l'idée d'un Dieu n'acceptant pas la royauté de l'homme est un effroyable malentendu qu'il se donne pour mission de dissiper.

En effet, au lieu de condamner le "DÉCIDE SPÉCULATIF" par lequel le scientifique et le philosophe modernes rejettent l'autorité de Dieu, lui substituant la leur propre, comme s'ils étaient eux-mêmes Dieu, le cardinal Wojtyła justifie ce crime déicide par une exégèse entièrement nouvelle des trois premiers chapitres du Livre de la *GENÈSE*. Toute son argumentation repose sur une interprétation inédite du récit biblique du péché originel, selon laquelle la faute aurait consisté non pas à s'élever contre Dieu, mais à succomber au "mensonge" de Satan, faisant accroire à Adam et Ève que Dieu était jaloux de leur royauté !

« *Cela commença par un mensonge que l'on pourrait assimiler à une erreur d'information, à quoi l'on pourrait laisser le bénéfice de la bonne foi : "Alors, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?" La femme n'a aucun mal à rectifier l'information erronée ; peut-être ne pressent-elle pas qu'elle constitue seulement un début, un prélude aux intentions du père du mensonge. Celui-ci cherche d'abord à saper la véracité de la parole divine en insinuant : "Vous ne mourrez pas !" Il porte ainsi atteinte à l'existence même de l'Alliance entre Dieu et l'homme.* » (p. 43)

L'abbé de Nantes fait remarquer que le cardinal Wojtyla a, dans cette présentation, « escamoté l'existence d'un précepte de Dieu à nos premiers parents : *"Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement."* » (Gn 2,16-17) Le résultat de cette savante « omission » est l'effacement de cette vérité première « que Dieu a le droit de commander, et qu'il a commandé en fait à sa créature, sous peine de châtement, ce qu'il a voulu lui ordonner, exigeant son obéissance pour le pur et simple bien, mérite, avantage et gloire de l'obéissance ». Selon Wojtyla, toute la faute revient uniquement à Satan, dont « l'énoncé veut détruire, dit-il, la vérité sur le Dieu de l'Alliance, sur le Dieu qui, par amour crée, par amour conclut avec l'humanité une Alliance en Adam, par amour pose des exigences s'étendant à l'essence même de l'homme, à la raison même de l'homme ».

Ainsi, selon cette exégèse, l'amour exclut toute loi qui irait au-delà de ce qu'exige de soi « l'essence même de l'homme » sous le contrôle de « la raison ». Ce qui revient à faire de l'acte d'autorité un péché, et de la désobéissance la réaction naturelle et vertueuse à tout empiétement de Dieu et de quiconque sur la liberté de l'homme.

Il en résulte que l'obéissance, la soumission, l'adoration sont trois exigences mensongèrement prêtées à Dieu par Satan, selon Wojtyla :

« *Le Dieu de l'Alliance est effectivement présenté à la femme comme un Souverain jaloux du mystère de sa domination absolue. Il est présenté comme l'ennemi de l'homme auquel il convient de s'opposer.* » (p. 44)

Un tragique « malentendu » serait né de là, qui traverse toute l'histoire jusqu'à nous :

« *On peut dire que nous nous trouvons au commencement de la tentation de l'homme, au commencement d'un long processus, qui va se déployer sur toute l'histoire.* » (p. 44)

Aujourd'hui, cet artifice du démon explique l'athéisme qui oppose l'homme moderne à Dieu depuis la naissance de l'humanisme. Heureusement,

ce malentendu a été dissipé par le concile Vatican II lorsqu'il a proclamé solennellement « *pleinement légitime l'autonomie des hommes en société, et des sciences* » (p. 45).

C'est ainsi que Karol Wojtyla sacrifie la religion catholique traditionnelle à son antithèse moderne, l'humanisme athée. À ce "VENDREDI SAINT SPÉCULATIF", il fait succéder un "SAMEDI SAINT DIALECTIQUE", de « *descente aux enfers* » pour y « *dialoguer* » avec les athées. À André Frossard, il affirme : « *Si la situation de l'homme dans le monde moderne – et surtout dans certains cercles de civilisation – est telle que s'écroule sa foi, disons sa foi laïque (sic) dans l'humanisme, la science, le progrès, il y a bien sûrement lieu d'annoncer à cet homme le Dieu de Jésus-Christ, Dieu de l'Alliance, Dieu de l'Évangile, tout simplement (ce "tout simplement" est d'une incroyable densité, commente l'abbé de Nantes) pour qu'il retrouve par là (par la foi en Dieu, en Jésus-Christ, en l'Évangile) le sens fondamental et définitif de son humanité, c'est-à-dire le sens proprement dit de l'humanisme, et de la science, du progrès, qu'il ne doute pas, et qu'il ne cesse pas d'y voir sa tâche et sa vocation terrestre.* » (N'AYEZ PAS PEUR, p. 273)

C'est évidemment, de l'aveu même du cardinal Wojtyla, « *une réinterprétation de l'Évangile* » qui « *ouvre de nouvelles voies à l'enseignement. Les chrétiens ont le devoir de façonner le visage de la terre et de rendre la vie plus humaine. Il est de leur devoir de donner à ce qu'on appelle le progrès social sa véritable signification.* » (Blazynski, "Jean-Paul II. UN HOMME DE CRACOVIE", éd. Stock, 1979, p. 253)

Dès lors, prend tout son sens cette affirmation de sa première encyclique, *REDEMPTOR HOMINIS* : « *L'attitude missionnaire commence toujours par un sentiment de profonde estime face à "ce qu'il y a dans l'homme".* » Référence à Jean 2,25. Mais, si l'on se reporte à ce passage du quatrième Évangile, on doit constater que Jésus, loin de manifester une telle estime pour les hommes, « *ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin d'être renseigné sur personne : Lui savait ce qu'il y a dans l'homme.* »

Pour accorder sa « *foi en l'homme* » avec l'Écriture, le pape Jean-Paul II est contraint de l'interpréter à contresens !

Dans "SIGNE DE CONTRADICTION", on peut lire encore : « *La gloire de Dieu est l'homme vivant ! Et Dieu le conduit vers la gloire... Cette gloire, c'est Dieu qui avant tout la désire. Lui seul a le pouvoir de révéler la gloire de la créature, de révéler la gloire de l'homme dans le miroir de sa Vérité, et par conséquent dans les dimensions*

de l'Accomplissement final... La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. » (p. 231)

L'abbé de Nantes commente : « Voilà donc enfin la synthèse de la Religion ancienne et de l'Athéisme contemporain. C'est leur accomplissement final en l'Homme vivant, riche en avoir et en être, parachevé dans le sentiment sacré de son existence et dans la gloire de sa liberté. L'Homme et Dieu sont réconciliés, mais c'est dans l'Homme. Saint Irénée entendait de tout autre manière une telle réconciliation, non pas en l'Homme, mais en Dieu : “*La gloire de Dieu, c'est que l'homme vive. Et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu*” (ADV. HÆR. IV, 20,5-7) ! L'homme y dépend tout de Dieu et de sa grâce, non de sa propre liberté et de son propre orgueil ! De l'un à l'autre il y a toute la différence d'une religion à son contraire, du culte et de l'amour de Dieu jusqu'au sacrifice de soi-même et à la mort de la croix, au culte et à l'exaltation de soi jusqu'à la mort de Dieu et à l'effacement de Jésus-Christ. » (LIBER ACCUSATIONIS II, p. 62)

Le théocentrisme de notre sainte religion catholique a fait place, dans le cœur et la pensée de Jean-Paul II, à l'anthropocentrisme, le culte de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, au culte de l'homme qui se fait dieu. Cette idolâtrie s'exprime par exemple dans le discours prononcé à l'Unesco, le 2 juin 1980 :

« Il faut considérer jusqu'à ses dernières conséquences et intégralement L'HOMME comme une valeur particulière et autonome, comme le sujet porteur de la transcendance de la personne. Il faut affirmer l'homme pour lui-même et non pour quelque autre motif : uniquement pour lui-même. Bien plus, il faut aimer l'homme parce qu'il est homme, il faut revendiquer l'amour pour l'homme en raison de la dignité particulière qu'il possède. L'ensemble des affirmations concernant l'homme appartient à la substance du message du Christ, malgré ce que tous les esprits critiques ont pu déclarer en la matière, et tout ce qu'ont pu faire les divers courants opposés à la religion en général et au christianisme en particulier. »

Dans ce même discours, Jean-Paul II déclarait que « dans le domaine culturel, l'homme est toujours le fait premier : l'homme est le fait primordial et fondamental de la culture... C'est en pensant à toutes les cultures que je veux dire ici, à Paris, au siège de l'Unesco, avec respect et admiration : VOICI L'HOMME ! »

L'abbé de Nantes a qualifié cette parole de « blasphème ». Il est, de fait, significatif que le pape Benoît XVI, dans son message adressé à l'Unesco pour le vingt-cinquième anniversaire de ce mémorable discours, a cité ce passage, mais non pas cette dernière phrase.

En présence d'un tel texte, le théologien de la Contre-Réforme catholique s'interroge :

« Serait-ce une construction intellectuelle destinée à rapprocher les athées, les incroyants, les indifférents, d'une Église qui se montrerait plus accueillante à leurs problèmes, même avec quelques excès d'éloquence ? » S'il en est ainsi, « ce serait un moindre mal, que l'insuccès total d'une telle apologétique devrait suffire à terminer ». Mais il est légitime de se demander si ce ne serait pas davantage : « Une vraie passion, une obsession de l'homme, de sa grandeur, de son amour, de sa réussite ? » Dans ce cas, annonçait l'abbé de Nantes dans son Livre d'accusation en 1983, « cet humanisme encombrera de plus en plus l'espace de votre esprit, de votre cœur, de votre temps, de vos activités ! Et cela sera d'autant plus grave que vous êtes monté au plus haut degré de la hiérarchie ecclésiastique. Parce qu'alors tout doit être enfin donné à l'homme et enlevé à Dieu, tout ce qui est conservé pour Dieu paraissant refusé à son rival l'homme. » (LIBER ACCUSATIONIS II, p. 68)

En 1983, l'abbé de Nantes accusait Jean-Paul II d'étouffer la religion. Sept ans plus tard, ce dernier avouait lui-même que « le nombre de ceux qui ignorent le Christ et ne font pas partie de l'Église augmente continuellement, et même il a presque doublé depuis la fin du Concile » (REDEMPTORIS MISSIO, 7 décembre 1990).

b) Jésus-Christ uni à tout homme.

Jean-Paul II cite continuellement une affirmation introduite par lui-même dans la Constitution *GAUDIUM ET SPES*, lorsqu'il siégeait au Concile comme archevêque de Cracovie, en vertu de laquelle « le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme par son Incarnation ». Confondant la nature et la grâce, la vie humaine et la vie divine, le pape Jean-Paul II ne met aucune condition à l'union au Christ « de chaque homme sans exception, même si ce dernier n'en est pas conscient » (REDEMPTOR HOMINIS, no 14). Quelle que soit sa religion ou son irréligion.

Il en vient, dans son ultime Lettre apostolique *MANE NOBISCUM* du 7 octobre 2004, à écrire de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'« en Lui, Verbe fait chair, se révèle en effet non seulement le mystère de Dieu, mais le mystère même de l'homme. Parce que dans le Christ la nature humaine a été assumée, non absorbée, par le fait même, cette nature a été élevée en nous à une dignité sans égale. Car par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. » (G.S., 22,2)

Il en résulte ce que l'abbé de Nantes appelle une « Pâque idéaliste », succédant au « Vendredi saint spéculatif » et au « Samedi saint dialectique », c'est-à-dire que l'Église sauvera sa foi (« Pâque idéaliste ») en

acceptant l'humanisme athée matérialiste (« Vendredi saint spéculatif ») d'un monde qui la rejette (« Samedi saint dialectique »).

Il faut seulement remarquer que la « foi » qu'il s'agit de réconcilier avec l'humanisme contemporain est le fruit de la création spontanée et universelle des profondeurs du sentiment humain : la « foi » moderniste.

Comme exemple de ce modernisme, nous pouvons citer l'interprétation selon laquelle la « *descente aux Enfers* » de Jésus-Christ après sa mort sur la Croix est une « *conception* », et non pas un événement historique. Selon le pape Jean-Paul II, cet article de notre Credo est une pure métaphore évoquant non pas une « *descente* », mais une accession « *à la plénitude de la vision béatifique de Dieu* », ce qui suggère plutôt une « *ascension* » (ALLOCUTION du 11 janvier 1989) !

Cette explication « sent l'hérésie » arienne et nestorienne, assimilant le Christ à un être humain ordinaire, moralement parfait, saint, et « admis » seulement après sa mort à « *la plénitude de la vision béatifique de Dieu* ». Contrairement à l'enseignement de l'Église selon lequel Jésus, Fils de Dieu, Dieu lui-même, a joui, dès le premier exercice de ses facultés humaines, de la vision béatifique de sa propre déité, de son Être divin, de son identité personnelle. L'Église interdit tout enseignement contraire et saint Thomas en montre la raison dans l'union existentielle des deux natures, divine et humaine, en la Personne du Verbe :

« Par une telle union, le Christ-homme est lui-même bienheureux de la béatitude créée, comme aussi bien par cette union il est Dieu. Mais de surcroît, il fallut que sa nature humaine possédât cette particulière béatitude créée par laquelle son âme était en possession de la fin ultime de sa nature humaine. » (III a, question 9, article 2, ad 3) C'est pourquoi, dès ici-bas, « son âme était élevée par une lumière participée de sa nature divine à la perfection de la science bienheureuse qui consiste dans la vision de Dieu en son essence » (ad 1).

Le culte de l'homme en lequel réside le Christ du seul fait de son Incarnation conduit à considérer l'Église comme le « signe » de l'unité intime de tous les hommes avec Dieu, et de l'unité du genre humain dans ses membres, tous fraternels. Elle n'en est plus le « sacrement ». C'est « le genre humain tout entier » sans préalable de conversion ni d'entrée dans l'Église, qui se voit attribuer une union satisfaisante avec Dieu et entre ses membres, comme à la réunion de toutes les « autres religions » à Assise le 27 octobre 1986.

« Certes, commente l'abbé de Nantes, il n'y a eu « aucune ombre de confusion ni de syncrétisme » à Assise. Il y a eu plus grave : dans ce défilé carnavalesque et ringard de tous les folklores afro-asiatiques,

un effacement suicidaire du Christ et de l'Église. » Lorsque Jean-Paul II justifie cette réunion d'Assise par une citation de l'Évangile de saint Jean : « *Le Seigneur a offert sa vie non seulement pour la nation, mais encore pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés* » (Jn 11,52), l'abbé de Nantes s'élève contre cette « nouvelle citation abusive de l'Écriture sainte pour appuyer l'hérésie qui lui est la plus contraire ! Notre-Seigneur est mort sur la Croix pour que tous, juifs et païens, renonçant à leur « *ignorance* » séculaire ou à leur « *perfidie* », cèdent à l'aiguillon de la Vérité et entrent dans l'unique et sainte Église. » (CRC n° 230, février 1987)

Le pape Jean-Paul II les en dissuade au contraire lorsqu'il baise religieusement le Coran, le 14 mai 1999, en Irak, où une délégation conduite par l'iman chiite de la mosquée de Khadum le lui présentait. Le geste de dévotion diffusé par la télévision irakienne inclinait les musulmans à croire que l'auteur du Coran dit vrai lorsqu'il accuse les chrétiens d'avoir « *apostasié* », à l'instar des juifs, la religion d'Abraham : « *Jadis, ils ont apostasié (kafara), ceux qui ont dit : "Voici le Dieu, Lui, le Christ, fils de Marie."* » (Sourate V, 17 et 72)

L'appellation « *fils de Marie* » est destinée à supplanter définitivement les appellations chrétiennes de « *Fils du Très-Haut* » et de « *fils de David* ».

Et le dimanche 6 mai de l'an 2000, après avoir enlevé rituellement ses chaussures, le Pape est entré dans la mosquée des Umayyades, à Damas, pour écouter la lecture des versets du Coran et la litanie des noms d'Allah, suivies de l'homélie du grand mufti affirmant que « *l'islam est la religion de la fraternité et de la paix* », et que « *nous adorons tous le même Dieu* ». Par là, Jean-Paul II a conforté un milliard de musulmans dans leur « foi » au Coran selon lequel Dieu n'a pas de fils.

c) La gnose wojtylienne.

Pendant son long pontificat, le pape Jean-Paul II a détourné l'espérance chrétienne du Royaume de Dieu en vidant l'Enfer et le Ciel de toute réalité concrète, pour appeler à la construction d'un monde nouveau ici-bas à l'occasion de l'entrée dans le troisième millénaire.

Du fait que « *par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme* », l'accompagnera-t-il en enfer ? Certes, non ! Jean-Paul II en conclut que, très probablement, il n'y a personne en enfer. Par exemple, dans son livre « *ENTREZ DANS L'ESPÉRANCE* » :

« *La possibilité de la damnation éternelle est affirmée dans l'Évangile sans qu'aucune ambiguïté soit permise* », reconnaît-il. « *Mais dans quelle mesure cela s'accomplit-il réellement dans l'au-delà ?* » À cette

question, le Pape répond par une autre interrogation : *« Si Dieu désire que tous les hommes soient sauvés, si Dieu, pour cette raison, offre son Fils qui à son tour agit dans l'Église par l'opération de l'Esprit-Saint, l'homme peut-il être damné, peut-il être rejeté par Dieu ? De tout temps, la question de l'enfer a préoccupé les grands penseurs de l'Église, depuis Origène jusqu'à Mikhaïl Boulgakov et Hans Urs von Balthasar. Les premiers Conciles ont rejeté la théorie dite de l'apocatastase finale, selon laquelle le monde après sa destruction serait renouvelé et toute créature serait sauvée, théorie qui abolissait implicitement l'enfer. Cependant la question continue de se poser. Dieu, qui a tant aimé l'homme, peut-il accepter que celui-ci Le rejette et pour ce motif soit condamné à des tourments sans fin ? Pourtant, les paroles du Christ sont sans équivoque. Chez Matthieu, Il parle clairement de ceux qui connaîtront des peines éternelles. »*

« Qui seront-ils ? L'Église n'a jamais voulu prendre position. Il y a là un mystère impénétrable, entre la sainteté de Dieu et la conscience humaine. Le silence de l'Église est donc la seule attitude convenable. »

Ce disant, le pape Jean-Paul II jetait le doute sur les dires de sœur Lucie selon laquelle la Vierge Marie n'a pas adopté cette *“attitude convenable”* à Fatima, le 13 juillet 1917, en montrant à Lucie, François et Jacinthe *« l'enfer où vont les pauvres pécheurs »*, vision pourtant bien attestée, ne serait-ce que par le cri d'effroi jeté par Lucie, entendu par les témoins de cette troisième apparition :

« Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains, comme les deux derniers mois. Le reflet (de la lumière) parut pénétrer la terre et nous vîmes comme un océan de feu. Plongés dans ce feu nous voyions les démons et les âmes (des damnés). Celles-ci étaient comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés, comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. C'est à la vue de ce spectacle que j'ai dû pousser ce cri : “Aïe !” que l'on dit avoir entendu de moi. Les démons se distinguaient (des âmes des damnés) par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme de noirs charbons embrasés. »

« Cette vision ne dura qu'un moment, grâce à notre Bonne Mère du Ciel qui, à la première apparition, nous avait promis de nous emmener au Ciel. Sans quoi, je crois que nous serions morts d'épouvante et de peur. »

Ne nous étonnons pas que Jean-Paul II ne tienne aucun compte de cette vision, puisqu'il nie la damnation certaine de Judas :

« Même si le Christ dit, à propos de Judas qui vient de le trahir : “Il vaudrait mieux que cet homme-là ne soit jamais né !” cette phrase ne doit pas être comprise comme la damnation pour l'éternité. »

d) Le Ciel n'est pas un lieu.

Si le pape Jean-Paul II a enseigné abusivement à ne pas craindre l'enfer, il n'a pas inspiré pour autant le désir du Ciel. Il est remarquable que les allocutions du mercredi de l'année 1989, consacrées à achever le commentaire suivi du CREDO, article après article, commencé en janvier 1982, en viennent à nier le fait physique de l'Ascension corporelle de Jésus au Ciel. Selon le pape Jean-Paul II, l'Ascension n'est pas une translation locale de Jésus ressuscité, de la terre en quelque ciel, mais sa *« soustraction pleine et définitive aux lois du temps et de l'espace »*. *« Autant dire, commente l'abbé de Nantes, sa dématérialisation. »*

Après quoi, on doit constater que les allocutions des mercredis suivants changent de sujet, sans achever l'explication du CREDO où il aurait dû en venir à traiter de la réalité physique du Ciel et de l'enfer !

e) Un monde nouveau pour l'an 2000.

Si Jean-Paul II n'eut que des mots abscons pour parler du Ciel, il mit en revanche toutes ses immenses capacités intellectuelles et ses charismes au service de l'utopie d'un monde de paix par la démocratie universelle dont l'Église serait l'animatrice spirituelle en ce bas monde ! *« Rompant avec la morale catholique, avec l'honneur des peuples civilisés, avec les règles immémoriales de la diplomatie pontificale, constate l'abbé de Nantes, Jean-Paul II n'a pas contredit le soulèvement révolutionnaire à prétexte syndical, à masque religieux. Il n'a pas, comme ses valeureux prédécesseurs du siècle dernier, exigé des peuples la soumission au pouvoir et ordonné à l'Église de coopérer avec l'État, pas plus en Pologne qu'il ne le fait dans le reste du monde. Il n'a pas réservé sa sollicitude au salut des âmes et à la tranquillité publique, mais il l'a gaspillée dans les causes douteuses de la justice, des droits de l'homme et de la liberté. »* (CRC n° 176, avril 1982, p. 3)

L'encyclique *“SOLLICITUDO REI SOCIALIS”*, du 30 décembre 1987, en offre un exemple flagrant, faisant un devoir à chacun *« de se consacrer au développement des peuples »* :

« C'est un impératif pour tous et chacun des hommes et des femmes, et aussi pour les sociétés et les nations ; il oblige en particulier l'Église catholique, les autres Églises et communautés ecclésiales, avec lesquelles nous sommes pleinement disposés à collaborer dans ce domaine. »

Nous sommes aux antipodes de saint Pie X selon lequel, dans sa *LETTRÉ SUR LE SILLON*, « nous n'avons pas à démontrer que le “développement des peuples” n'importe pas à l'action de l'Église dans le monde » ; ce qui lui importe, en revanche, c'est de mener les peuples, « tous et chacun des hommes et des femmes », s'il est possible, au bonheur du Ciel.

Non, dans le « développement intégral de l'homme », Jean-Paul II n'inclut pas l'entrée au Ciel pour y prendre place au festin des noces de l'Agneau ! L'application naturaliste qu'il fait de la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare à la vie économique et sociale nous le confirme :

« Il est indispensable, comme le souhaitait déjà l'encyclique *POPULORUM PROGRESSIO* », déclare-t-il dans l'encyclique *SOLLICITUDO REI SOCIALIS*, « de reconnaître à chaque peuple le même droit à “s'asseoir à la table du festin” [des biens de ce monde] au lieu d'être comme Lazare qui gisait à la porte, tandis que “les chiens venaient lécher ses ulcères” (cf. Lc 16, 21). » (n° 33)

Déjà, le 2 juin 1980, parodiant la parole de Jésus au désert, Jean-Paul II avait proclamé hautement au siège de l'Unesco : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de culture. » En remplaçant « toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4), par la culture, Jean-Paul II montre que sa “religion” se réduit à la seule fonction culturelle d'appoint. Ou, plus exactement, précise-t-il, « elle s'efforce d'apporter à l'élaboration culturelle humaine la composante surnaturelle » (*DISCOURS À CAMERINO*, 19 mars 1991).

Loin d'être « surnaturelle », ladite « composante » est purement naturelle, selon Jean-Paul II. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre connaissance de son discours au corps diplomatique, du 10 janvier 1998. Il y révèle son ambition de se faire le *mentor* de tous les peuples du monde, comme le meilleur “expert en humanité”, traitant de tous leurs problèmes non pas par le chapelet ! mais par appel à l'idéologie des droits de l'homme, de sa liberté, de son culte ; mais l'orateur n'y dit pas un mot de sa propre religion !

Le discours prononcé à Funchal, en la fête de l'Ascension 1991, est tout aussi révélateur :

« “Ainsi l'Ascension du Seigneur n'est pas un simple départ, résume l'abbé de Nantes. C'est tout d'abord le début d'une nouvelle présence et d'une nouvelle action salvifique”... celles de l'Esprit, qui “donne la force divine à la vie terrestre de l'humanité dans l'Église visible”. Cela paraît catholique. Mais sitôt rappelée, cette limite de l'Église visible est renversée. La plénitude de “toute la création restaurée”, la “nouvelle création du monde et de l'homme” que “nous célébrons dans l'Eucharistie du dimanche”, remplissent “l'Église et le monde” sans plus de différence et sans condition. Nous retrouvons

là cet unanimisme gnostique où la dilution du Corps du Christ est totale et définitive, tandis que l'humanité et le monde matériel même prennent leur stature de “Corps” au souffle de l'“Esprit” ; et ce sera le second Avènement du Christ, dans l'Âge de l'Esprit, qui va bientôt paraître.

« “L'Ascension du Seigneur est, à la lumière de la liturgie d'aujourd'hui, conclut le Pape, la solennité de la maturation [de qui ? de quoi ? ne cherchez pas : de tout ce qui n'est pas le Christ, mais qui le devient...] dans l'Esprit-Saint pour la plénitude du Christ.” Il n'y a donc plus, en nul Paradis, un vrai et vivant Homme-Dieu Jésus-Christ, en chair et en os, en compagnie de sa glorieuse Mère montée aux Cieux, ni aucune Présence réelle en aucune messe. Il n'y a plus d'autre venue à espérer de ce Christ Sauveur, que celle de l'an 2000, “le deuxième et définitif Avènement du Christ sauveur” :

« “Ainsi l'homme nouveau en dignité, en contemplation et en adoration, s'approche de Dieu avec confiance, dans une grande fête de toute la création restaurée. On célèbre la splendeur renouvelée de la bonté pleine [sic] du monde en Dieu : le Christ ressuscité, dans sa grâce infinie, libère l'homme de ses limites. La Pâque est la nouvelle création du monde et de l'homme.” » (CRC n° 273, mai 1991, p. 16)

Sous le règne de Jean-Paul II, l'Église avait pour seul but de tous ses travaux non pas de conduire, s'il était possible, toutes les âmes au Ciel, mais d'« apporter sa propre contribution à la préparation des hommes qui entreront dans le nouveau millénaire ».

Récusant « les “PROPHÈTES DE MALHEUR”, prêts à voir des catastrophes partout », Jean-Paul II rendait hommage aux « prestigieux objectifs atteints » comme autant de « moments du chemin de l'homme au seuil de l'an 2000 » : conquête de l'espace, énergie nucléaire, génétique, informatique, robotique (*DISCOURS À CAMERINO*, 19 mars 1991)...

Toutes ces conquêtes, selon lui, conduisent l'Église à se rendre compte « qu'elle vit une phase parmi les plus innovatrices de l'histoire », en raison de l'extension du « concept même de culture ». Or, comme l'homme doit se nourrir non seulement du « pain gagné par le travail de ses mains... mais aussi du pain de la science et du progrès, de la civilisation et de la culture » (*LABOREM EXERCENS*, 1), dans ce foisonnement de « formes de sociétés multiculturelles qui dépassent les frontières traditionnelles géographiques et politiques », l'Église n'a qu'une pensée : « À la lumière de Dieu, affirmer le primat de l'homme ! »

De fait, en l'an 2000, Jean-Paul II a pensé inaugurer une ère nouvelle, définitive, une nouvelle civilisation. Le 26 mars 2000, il s'est rendu, dans cette intention, en pèlerinage à Jérusalem. Il en marqua la première

“station” sur l’ancienne esplanade du Temple juif, devenue esplanade du Dôme du Rocher, “mémorial”, selon le Coran, « *consacré pour que les hommes y reviennent fidèlement et qu’ils célèbrent le “LIEU D’ABRAHAM” par des prières* » (sourate II, verset 125).

Remarquons que, de fait, le dessein de Jean-Paul II présente une extraordinaire similitude avec celui de l’auteur du Coran qui est de restaurer la religion « parfaite » (’islâm) née d’Abraham, et de la substituer au judaïsme et au christianisme perpétuellement en guerre l’un contre l’autre !

Jean-Paul II a donc formulé le vœu que « *le Tout-Puissant apporte la paix à cette région tout entière et bien-aimée, afin que tous les peuples qui y vivent puissent jouir de leurs droits, vivre en harmonie et en coopération, et rendre témoignage au seul Dieu en acte de bonté et de solidarité humaine* » (cité dans *RÉSURRECTION* n° 1, janvier 2001, p. 11).

Même si, depuis, la violence n’a fait que croître en ladite région, comme il était prévisible parce que « *sans Moi, vous ne pouvez rien faire* », a averti Notre-Seigneur, Jean-Paul II a persévéré dans son attente d’un monde de paix sans recours obligé au Christ.

La deuxième “station” du pèlerinage pontifical fut le Mur des Lamentations, où le Pape s’est rendu pour y déposer le texte de la repentance (*teshouva*)

de l’Église à l’égard du peuple juif et toucher de sa paume la pierre du “Qotel”, Mur occidental qui soutenait le Temple, où reposait la « présence » du Dieu vivant, jusqu’à sa destruction en 70 par les Romains.

Jean-Paul II s’est donc comporté en successeur de Pierre... quand il reniait son Maître, avant qu’il « *revienne* » de son reniement et invite les « *hommes d’Israël* » à se repentir et se faire baptiser « *au nom de Jésus-Christ* » pour la rémission de leurs péchés, afin de recevoir le don du Saint-Esprit : « *Car c’est pour vous qu’est la promesse, leur dit-il, ainsi que pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera.* » (Ac 2,38-39)

En 2001, Jean-Paul II s’est rendu en Grèce, en Syrie et à Malte, « *sur les pas de saint Paul* ». À Damas, dans une église anciennement chrétienne, transformée en mosquée, il a déclaré à ses hôtes musulmans : « *Notre rencontre dans ce lieu renommé nous rappelle que l’homme est un être spirituel, appelé à reconnaître et à respecter le primat absolu de Dieu sur toutes choses.* » Il n’a pas dit : « *du Christ qui est Dieu* », en vrai disciple de l’auteur du Coran, mais non pas de saint Paul qui, aussitôt converti sur le chemin de Damas, « *se mit à prêcher Jésus dans les synagogues, proclamant qu’il est le Fils de Dieu* » (Ac 9,20).



Le 13 mai 1983, l’abbé de Nantes accompagné des frères de sa communauté et de deux cents amis se rendit à Rome pour y déposer un second Livre d’accusation à l’encontre de Sa Sainteté Jean-Paul II.

« Je souhaite ardemment, a-t-il poursuivi, que les responsables religieux et les professeurs de religion, musulmans et chrétiens, présentent nos deux importantes communautés religieuses comme des communautés engagées dans un dialogue respectueux, et plus jamais comme des communautés en conflit. »

Il ne faudra donc *« plus jamais »* parler de Jésus-Christ comme du Fils de Dieu.

Sous ce long pontificat du pape Jean-Paul II, l'Église, sans espérance surnaturelle, est devenue un mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle selon le vœu de Paul VI. On peut légitimement se demander si ne s'accomplit pas sous nos yeux la parole de Jésus-Christ :

« Mais le Fils de l'homme quand il reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8)

Le 13 mai 1983, notre Père tenta de remettre au pape Jean-Paul II son deuxième livre d'accusation dont il avait achevé la rédaction deux jours auparavant. Il fut reçu cette fois-ci dans le palais de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi par son secrétaire, Mgr Hamer. Ce dernier lui signifia que le Saint-Père refusait de recevoir l'acte introductif d'instance, il en interdisait la publication et lui enjoignait de rétracter non seulement toutes ses accusations d'hérésie portées contre Paul VI et le concile Vatican II, mais également de prétendues "erreurs" qu'il aurait reconnues. C'était le même procédé employé en 1968. L'abbé de Nantes se leva en désignant le crucifix et s'écria : « Au nom du Christ crucifié, au nom de mon Dieu qui sera notre Juge, je dis, Excellence, que vous êtes un menteur. » Le 16 mai, une notification de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi rendait publique la demande de notre Père de voir ouvrir un procès contre le Saint-Père pour hérésie schisme et scandale, et reprenait les points notifiés de vive voix par Mgr Hamer.

Après quelques jours de réflexion et de prière, notre Père annonçait au palais de la Mutualité, à Paris, qu'en dépit de l'injonction qui lui avait été faite, il diffuserait le livre d'accusation. C'était un devoir, « si je veux confesser ma foi catholique et manifester la vérité nécessaire à la vie de l'Église. Je vais maintenant dans une lettre ouverte au Pape, répondre à la notification et justifier la publication du Liber. »

La lettre fut envoyée et ne fut suivie d'aucune réponse de la part de son Auguste destinataire. Il ne se trouva aucun théologien sur la terre pour en débattre publiquement, aucune autorité dans l'Église pour la condamner dogmatiquement, bref personne pour prendre la défense du Pape. La forfaiture romaine renouvelant celle de 1973, était flagrante. Mais, affirmait notre Père dans son envoi, « que nous n'ayons pas été écoutés ni condamnés, témoi-

gnera par le silence de l'Église sainte, infaillible, qu'elle reconnut en nous les témoins de son indéfectible Vérité et, plus tard, c'est à ce silence et cette secrète bienveillance maternelle qu'on reconnaîtra sa fidélité sans défaillance à son seul Époux et Seigneur, Jésus-Christ ».

Le combat de notre Père pour la foi devait connaître un nouveau sommet en 1992 avec la publication, le 11 octobre, pour le trentième anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II, du Catéchisme de l'Église catholique, CEC, antithèse de la CRC !

LE TROISIÈME LIVRE D'ACCUSATION

À la première lecture de cet acte d'enseignement, l'abbé de Nantes se trouve séduit « par la parfaite maîtrise des questions dogmatiques, la connaissance admirable de l'Écriture sainte, les choix excellents des citations des Pères de l'Église et, mieux encore, s'il est possible ! ses ouvertures sur ce que la science et la théologie modernes ont de meilleur, toujours d'une grande modération, d'une toute romaine sobriété qui n'exclut pas la chaleur d'un juste enthousiasme. » Mais une lecture approfondie déchira le voile et laissa entrevoir le venin enrobé dans un miel des plus suaves et onctueux. « Certains chapitres parfaitement repérables sont faits de citations massives des Actes de Vatican II que notre foi catholique refuse [...] et de plus en plus fermement, pour leur évidente incompatibilité et contradiction avec la simple vérité philosophique ou scientifique accessible à la raison naturelle, ou avec des points de doctrine ecclésiastique qu'on ne saurait remettre en cause, ou même en doute, maintenant qu'ils ont été définis. »

Partant de là, notre Père dressa un nouvel acte d'accusation à l'encontre de l'Auteur du CEC dans lequel il recensa douze hérésies : une extension abusive de l'infailibilité, une erreur sur la prédestination, sur l'incarnation, sur la rédemption, sur l'au-delà perdu hors de l'espace et du temps, sur le Saint-Esprit, animateur du monde, sur le peuple de Dieu, convoqué, conduit par l'Esprit, sur le sacerdoce commun des fidèles, sur un culte de l'homme antichrist, sur la démocratie dite chrétienne, sur la laïcité de l'État et enfin sur la gnose personnelle de Jean-Paul II.

Comme en 1973 et 1983, notre Père apporta ce livre d'accusation en personne à Rome le 13 mai 1993 et fut reçu à la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi par Mgr Caotorta. Ce dernier accepta le livre, mais ce fut pour le mettre dans un tiroir et ne plus en parler. Dix jours plus tard, Mgr Leonardo Sandri, assesseur à la secrétairerie d'État accepta de me recevoir. Cette rencontre suscita un vif échange d'une heure et demie, l'un pour obtenir l'ouverture d'un procès canonique qu'exigeaient les accusations en hérésie de notre Père, l'autre pour nous reprocher

notre « *méthode trop brutale* »... mais il finit par lâcher cet incroyable aveu : « *Si nous faisons ce que vous demandez, cela veut dire que tout cela a un **fundus veritatis**, un fond de vérité. Si nous commençons à examiner, cela voudrait déjà dire que vous avez raison. Nous ne pouvons pas le faire. Tout le magistère postconciliaire a expliqué Vatican II. L'abbé de Nantes doit ouvrir son esprit à toutes les nouveautés [...].* »

Nonobstant le fait qu'elle avait formellement accepté ce troisième livre d'accusation de notre Père, l'Autorité romaine, comme en 1968, en 1973 et en 1983, se déroba de son obligation de juger la cause qui lui était déférée, contrevenant même aux dispositions du premier paragraphe du canon 1417 du Code de droit canonique qui autorise tout fidèle à saisir le Saint-Siège de toute cause contentieuse ou pénale, à n'importe quel moment du procès, du fait de la primauté du Pontife romain. Le silence de Rome extraordinairement éloquent prouve que la foi catholique n'a pas encore été modifiée, altérée, corrompue dans l'âme virginale de l'Église.

UNE CATHÉDRALE DE LUMIÈRE.

Entre 1993 et 1996 qui devait être l'année des grandes épreuves, notre Père s'attacha à édifier une théologie mystique qui puisse répondre aux erreurs qu'il dénonçait notamment dans les enseignements de Jean-Paul II par l'exposé attrayant, "alléchant" de tous les biens divins et humains mis à notre disposition par la foi et la morale catholique afin que les âmes aient divine nourriture en surabondance et que nul ne défaille en chemin.

Tel fut le thème de la retraite de communauté de l'automne 1993 durant laquelle il nous montra que l'amour infini qui circule sans cesse entre les Trois Personnes divines, coulant du Père au Fils, et de leur commun principe au Saint-Esprit trouve son "bassin d'accumulation" dans le Cœur Immaculé de Marie. Tel fut également le sceau de la retraite qu'il prêcha l'année suivante sur la messe pour nous faire entrer plus avant dans ce "mystère de foi", nous expliquant l'importance de l'offertoire et le grand miracle de la transsubstantiation. Rien ni personne fût-il membre de la Commission doctrinale, ne pourra nous arracher de l'âme ces trois vérités que l'enseignement de notre Père a inscrites dans nos cœurs en lettres d'or : « 1. C'est Jésus que je vois, que je mange, que je touche. 2. C'est lui-même en Personne dans son sacrifice. 3. Il s'applique à moi dans la communion, son Corps à mon corps, pour me "refaire", selon sa promesse. » Notre Père prolongea les bienfaits de cette retraite par une méditation sur le "Cœur eucharistique de Jésus et Marie"

Mais c'est Fatima, le message, l'Évangile oserais-je même écrire, que Notre-Dame fit connaître à Lucie,

François et Jacinthe en 1917, qui devint à cette période de la vie de notre Père, alors que le parti conciliaire en faveur de la réforme de l'Église semblait l'emporter définitivement, la grande et puissante lumière de son Espérance. « Fatima est partout où quelque âme, famille, paroisse, couvent, nation adhère aux messages du Ciel qui sont tout un catéchisme catholique, et accomplit les demandes de Notre-Dame, qui sont par sa grâce, toute une pratique de la vraie religion, inchangée. Il y a une grande place dans cette "nouvelle Jérusalem descendue du Ciel, d'auprès de Dieu, sainte Cité, parfaite, comme une épouse ornée pour son Époux" au jour de ses noces (Ap 21,2-3). » Et sans se décourager, malgré l'échec apparent de ses trois démarches romaines de 1973, 1983 et 1993, notre Père poursuivait inlassablement ses activités de retraites, de conférences, de méditations, puisant dans les trésors de l'Église, apportant ainsi les pierres, les matériaux nécessaires à la construction d'une cathédrale de lumière tout à la gloire de Notre-Dame, de Fatima dont le message, comme celui de Paray-le-Monial, « nous est une révélation de vérité et d'amour capitale. »

Dans cette cathédrale de lumière, auprès de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, notre Père éleva une magnifique statue à saint François de Sales, ce grand saint de contre-réforme, ainsi qu'à sainte Jeanne de Chantal, en révélant le secret de leur commune et extraordinaire vocation : leur intime union d'âmes vécue en toute sainteté et chasteté, union dont Dieu fut l'organisateur et le ministre. « *Ainsi de leur "unique cœur" s'épancha tout de suite, comme en cascade, un inépuisable amour de leurs familles, de leurs amis, puis de cette fondation de la Visitation et, à travers elle, de tous les pauvres, les malades, les humbles. Fécondité mystique ! [...] Saint François de Sales fut une "image vivante" de la charité du Cœur de Jésus ; image prophétique, puisque sa doctrine spirituelle sera le contrepoison du protestantisme qui deviendra jansénisme et sombrera finalement dans le rationalisme.* » (LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE n° 316, octobre 1995, p. 29)

L'année suivante, en 1996, notre Père revint à Charles de Foucauld, mettant en lumière son enfance éprouvée, son lent cheminement vers la conversion, grâce à la médiation de sa pieuse cousine, Marie de Bondy, avec laquelle il connaîtra une sainte amitié spirituelle. Par sa métaphysique relationnelle et sa "pureté positive", notre Père renverse énergiquement toutes les théories modernes qui souillent cette affection surnaturelle ! Il étudie aussi l'œuvre coloniale et missionnaire de notre bienheureux Père, ainsi que les véritables causes de sa mort, qui font de lui un martyr de la foi et de la chrétienté. Comme notre Père le fut à sa manière, il est vrai d'une manière non sanglante... (À suivre.) **Frère Bruno de Jésus-Marie.**

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE

LES CONSÉQUENCES GÉOPOLITIQUES DE LA RÉVOLTE PROTESTANTE (1517-1789)

LE grand saint que notre Père a donné pour patron à la Phalange, saint Thomas More, dans son pamphlet contre Martin Luther, l'*ADVERSUS LUTHERUM*, prévenait ainsi ses contemporains : que les princes comprennent le sens des événements d'Allemagne, « *eux qui voient avec plaisir le clergé faire défection et se soustraire de l'obéissance due au Pontife Romain, parce qu'ils convoitent avidement les biens de l'Église et qu'ils nourrissent l'espoir de disposer eux-mêmes de toutes choses...* » Qu'ils ne se fassent pas d'illusions : « *...de la même façon le peuple en viendra à porter ses regards à son tour vers les princes pour secouer leur joug et les dépouiller de leurs biens et, une fois accomplis ces forfaits, ces gens du peuple, enivrés du sang des rois, tout couverts du sang des nobles, ne supportant même plus les magistrats de la plèbe, foulant aux pieds les lois suivant les dogmes de Luther, anarchistes et sans loi, se laissant aller sans frein et sans raison, tourneront enfin leurs mains contre eux-mêmes et, semblables à ces frères antiques qui naquirent de la terre, mutuellement ils se perceront de coups. Je supplie le Christ de me faire faux prophète.* » (cité dans la CRC n° 94, juillet 1975)

Ces lignes datent de 1523, six ans seulement après la révolte ouverte de Luther contre Rome. De cette hérésie d'un nouveau genre, More prévoit des fruits empoisonnés d'un nouveau genre : des révolutions politiques nobiliaires puis démocratiques prendront le pas des révolutions religieuses, tout ce mouvement s'achevant dans la Terreur. Toute l'histoire

moderne de l'Europe semble contenue dans cette citation vraiment prophétique du plus grand saint de la Contre-Réforme catholique au seizième siècle. 1689 en Angleterre, 1789 et 1793 en France, c'est Luther. Les messianismes charnels et finalement les totalitarismes modernes, Marx et Hitler, c'est Luther et c'est Calvin. La démocratie moderne, c'est déjà l'expérience de Calvin à Genève. Le capitalisme moderne, c'est la confession d'Augsbourg, c'est-à-dire Luther revu et corrigé par l'humaniste Melanchthon... L'Union européenne elle-même, laïque et antinationale, est annoncée par les mauvais traités qui ont tenté de mettre fin aux guerres de religion.

Il s'agit donc d'un moment décisif dans notre étude de géopolitique catholique. Dans son article de novembre 2021, frère Thomas nous a raconté l'instauration du Royaume de Dieu sur la terre, avec la France, fille aînée de l'Église, tenant le rôle central dans le concert des nations chrétiennes. C'est cette admirable civilisation chrétienne que Luther va briser en 1517. L'objet de cet article est de retracer l'histoire de la funeste régression protestante du point de vue géopolitique.

Dans un premier temps, nous verrons la cassure de 1517 dans ses répercussions immédiates. Dans un deuxième temps, nous étudierons la réaction catholique de contre-réforme et de contre-révolution et les raisons de son échec relatif. Enfin nous chercherons à comprendre, à partir de la date clef de 1689, comment la domination germanique et anglo-saxonne s'est imposée au monde entier.

I. LA RÉVOLTE GERMANIQUE (1517-1555)

L'ÉTAT GÉOPOLITIQUE DE LA CHRÉTIENTÉ

À LA VEILLE DE LA RÉFORME.

À l'issue de ce grand bouleversement que fut la guerre de Cent Ans, le règne de Louis XI a rendu à la France la première place en Europe. Notre Père admirait beaucoup l'œuvre de ce Roi austère, à la piété profonde. Avec lui, les Valois s'inscrivent dans la lignée des Capétiens qui firent progressivement l'unité territoriale du Royaume et le dotèrent de frontières de plus en plus solides. Malheureusement, avec

Charles VIII son successeur, les rois de France vont se lancer dans des guerres de gloriole que les historiens ont surnommées à raison "*les fumées d'Italie*". Notre Père tranche sans ambages : « *Ces guerres d'Italie ne sont pas de Dieu.* » Cet acharnement va nous coûter cher. En attendant, après l'épreuve de la guerre de Cent Ans, la France jouit d'un ordre politique retrouvé et d'une extraordinaire prospérité. Avec ses seize millions d'habitants, la France est de loin l'État le plus peuplé en Europe.

La papauté aussi a été ébranlée en cette fin de Moyen Âge, menacée dans son unité et son apostolicité par le grand Schisme d'Occident. Mais à la veille de 1517, cette grave crise est résolue. Les historiens ont fait raison de la légende noire d'une Église catholique absolument décadente, telle que la rapportent les protestants. La réforme *in capite et in membris*, traditionnelle dans l'Église, était entamée bien avant Luther, encouragée par les Papes qui conservaient le dogme de la foi, en dépit de leurs faiblesses personnelles et même des scandales de leur vie privée.

Néanmoins, chose grave, l'idéal de la Croisade s'est perdu en Chrétienté après la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, date qui marque le début de l'offensive des Turcs musulmans en Occident. Il y a là une grave menace que Mgr Cristiani, dans son *HISTOIRE DE L'ÉGLISE*, compare à l'expansion communiste au vingtième siècle. C'est très juste sous deux points de vue : d'une part c'est une formidable poussée militaire aux portes de l'Europe, et d'autre part cette avancée s'accompagne, comme au vingtième siècle, de la division des chrétiens voire de leurs complicités avec le barbare envahisseur. Au quinzième siècle par exemple, l'Empire byzantin, toujours obstiné à trahir la Chrétienté catholique, appelle les Turcs à l'aide contre les Serbes chrétiens. La victoire ottomane de Varna, sur la mer Noire, leur ouvre le "boulevard de l'Occident". Cette fois le salaire de la trahison ne se fait pas attendre : en 1453, Constantinople tombe aux mains des Turcs. Mais une fois l'empire rayé de la carte, l'Occident se retrouve directement menacé par l'islam. Alors que les princes catholiques sont divisés et se livrent des guerres inutiles, les papes seuls appellent encore à la Croisade, tel Callixte III dont les efforts sont récompensés en 1456 : alors que les Turcs poussent leur avantage sur le Danube et mettent le siège devant Belgrade, le blocus est forcé par Jean Hunyade soutenu par la prédication enflammée du franciscain saint Jean de Capistran. Mais c'est la dernière grande Croisade avant longtemps. Rien dès lors ne semble devoir arrêter la poussée turque dans les Balkans et en Méditerranée. Signe des temps, pour se défendre des pirates turcs qui écument l'Adriatique, la basilique édifée à Lorette dans les années 1480 est une église fortifiée.

Alors que la Chrétienté se trouve dans cette conjoncture politique et religieuse assez indécise, surviennent deux événements qui d'un coup vont rendre sa situation très dangereuse. C'est l'héritage de Charles Quint et c'est la révolte ouverte de Luther en 1517.

LA FUNESTE RIVALITÉ DE FRANÇOIS I^{er}

ET DE CHARLES QUINT.

Cet héritage et la rivalité avec le roi de France qui en découle, c'est le fait majeur du début du seizième siècle et qui aura des répercussions jusqu'en 1919.

Notre Père estimait pourtant que la rivalité des deux grandes maisons dynastiques d'Europe n'était pas inéluctable... Certes, il y a tout le poids de l'ancienne opposition entre la monarchie capétienne et l'Empire, mais après Bouvines, nos deux peuples avaient tout de même été capables de vivre en bonne intelligence. Il y a des faits nouveaux, en ce début du seizième siècle, qui vont réactiver cette opposition. Mais le choc sera d'autant plus brutal que la rivalité stratégique pour la suprématie en Europe se double d'une rivalité personnelle entre les deux souverains, rivalité d'amour-propre, qui leur fait oublier l'amour du bien commun, celui de leurs sujets et celui de la Chrétienté

Charles de Habsbourg, né à Gand en 1500 a reçu une éducation flamande. Il n'est ni allemand ni espagnol. Son grand-père paternel, Maximilien I^{er} de Habsbourg, est empereur de 1493 à 1519. Sa grand-mère paternelle, Marie de Bourgogne, est la fille du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, défait par Louis XI. De son père, Philippe le Beau, Charles reçoit donc l'héritage autrichien, c'est-à-dire les domaines héréditaires des Habsbourg et l'héritage bourguignon des Pays-Bas (la Belgique et la Hollande actuelles) et de la Franche-Comté. De sa mère, Jeanne dite la Folle, il reçoit l'héritage de ses autres grands-parents, les rois catholiques Isabelle et Ferdinand, c'est-à-dire qu'il est roi de Castille et d'Aragon, mais aussi de Sicile, de Naples et de tout l'immense empire colonial espagnol en Amérique. L'ensemble de ces domaines forme déjà une accumulation jamais vue depuis Charlemagne. Or en 1519, à la mort de Maximilien I^{er}, s'ouvre la succession impériale. Le moment est décisif pour l'histoire de l'Europe. Certes, depuis 1438, les princes électeurs allemands ont toujours choisi un Habsbourg. Mais cette fois se dresse face au prince Habsbourg un concurrent de taille : le jeune roi François I^{er}.

Notre Père en 1991 portait sur lui un jugement sévère : « *Pour moi, François I^{er} est un homme séduisant, glorieux, mais il a été un mauvais roi.* » Il monte sur le trône en 1515 et à peine roi, comme ses prédécesseurs, il prend le chemin de l'Italie. Le 13 septembre 1515, il bat les Suisses à Marignan grâce à la puissance de son artillerie, puis il avance dans la Péninsule et signe avec Léon X le concordat de Bologne. Mais ses succès italiens exaltent le jeune François I^{er}, qui se prend à rêver d'Empire universel, et pose sa candidature à la succession de l'empereur Maximilien ; il y dépensera une fortune, en pure perte, et pire, pour sa perte, s'étant révélé à son rival heureux comme un compétiteur tenace et ambitieux. En 1520, avec la même prodigalité et la même inutilité et pire, le même effet de méfiance, il veut éblouir Henri VIII au camp du Drap d'or... Ce qui a pour effet de pousser le roi d'Angleterre dans l'alliance avec

Charles Quint. Quel contraste entre le roi de France aux mœurs légères et l'austère Charles Quint, flamand pour le caractère et le physique et espagnol pour la religion. Pourtant, lui aussi rêve d'empire universel. Il croit que son héritage est providentiel et qu'il est appelé à être un nouveau Charlemagne aux côtés du pape. Sa devise, "*plus ultra*" ("*toujours plus loin*"), le dit assez. Sa géopolitique européenne est de reconquérir les territoires de l'héritage bourguignon annexés par Louis XI (la Bourgogne et la Picardie), en vue d'unifier ses possessions allant des Flandres à l'Espagne. Néanmoins, il ne faut pas exagérer la menace que représente réellement l'empire Habsbourg pour le roi de France. Cette accumulation inédite de territoires disparates et éloignés les uns des autres est fragile. Alors que François I^{er} peut agir vite et d'autorité en son royaume, Charles Quint est obligé de marchander tout, notamment avec la fière noblesse espagnole.

En dépit de la diplomatie pontificale, la rivalité entre les deux souverains prend rapidement une tournure dramatique. En 1526, la forfanterie de François I^{er} est châtiée par la défaite au siège de Pavie, en Italie. Il écrit à sa mère Louise de Savoie : « *Madame, pour vous faire savoir comment se porte le reste de mon infortune : de toute chose ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve.* » Encore que l'honneur se trouve très aventuré. Car le roi très-chrétien gardé à vue fait passer sa bague au Sultan. Dans sa biographie de François I^{er}, Lévis-Mirepoix, qui cherche pourtant à atténuer la responsabilité du Roi, doit lui-même en convenir : « *Le résultat de cette diplomatie devait être la seconde campagne de Soliman sur le Danube, l'effroi jeté dans l'héritage paternel de l'Empereur, et le désastre de Mohacz en 1526 où les Ottomans s'emparèrent de la Hongrie. On n'avait jamais vu, dans une guerre entre chrétiens, l'un d'eux attirer, pour faire lâcher prise à son adversaire, un tel orage sur les marches de la Chrétienté.* » (p.102-103)

En 1526, le roi de France captif à Madrid est contraint de signer le traité de Madrid qui accorde la Bourgogne à Charles Quint. Il s'empresse de se renier sitôt passée la frontière : le roi de France ne peut aliéner des territoires de la couronne, c'est certain, mais voilà un homme d'honneur à la parole bien légère. Et la guerre reprend, cette fois au profit du roi de France, mais toujours aux dépens de la Chrétienté. L'événement marquant est, en l'année 1527, l'horrible sac de Rome, par une armée impériale conduite par le connétable de Bourbon, un Français traître à son roi. Qui plus est, dans ces guerres à l'issue indécise, le roi de France persiste dans son alliance avec les Turcs, sous couvert d'accords commerciaux. Au grand scandale de l'Europe chrétienne. Vraiment, c'est être aveuglé par la passion !

Mais ce que notre Père ne pardonnait pas à François I^{er}, c'est d'avoir laissé l'hérésie protestante se répandre en France. Lui, l'humaniste, il se considérait au-dessus de toutes ces querelles, il méprisait le Parlement et la Sorbonne, ces intégristes... Il s'estimait capable, par sa seule bonne volonté, de réconcilier les novateurs de plus en plus insolents avec les défenseurs de la vraie foi catholique. « *Il faut dire qu'il y a là un crime, dit notre Père, quand le roi de France abdique sa charge de défenseur juré de la foi catholique contre l'hérésie. La France avait un faux-semblant de César Auguste, quand il aurait fallu un Philippe le Catholique.* » Car l'incendie allumé par Luther en Allemagne en 1517 est sans précédent dans l'histoire de la Chrétienté.

1517, INSURRECTION GERMANIQUE.

Mgr Cristiani, dont notre Père appréciait l'analyse, démontre dans son livre *L'INSURRECTION PROTESTANTE*, que les novateurs n'ont pas été poussés à la révolte contre la tradition catholique par les abus du clergé ou les scandales de la Rome humaniste. En effet, ils forment un petit groupe d'hommes nouveaux, distincts tout autant des humanistes que de Savonarole et ses émules. Plus que de corruption disciplinaire ou morale, ils accusent l'Église d'être infidèle depuis longtemps à la "Parole de Vérité", selon une expression de Luther. C'est à l'institution elle-même que Luther s'attaque, ce qui est une nouveauté dans l'histoire des hérésies. À partir de sa lecture personnelle de la Bible, le moine allemand prétend refonder un véritable christianisme.

Il faut avoir écouté la conférence que notre Père lui a consacrée. C'est un monument qui nous fait prendre la mesure de ce personnage. Luther est un "monstre sacré", qui compte parmi les trois grands hommes de l'humanité avec saint Paul et saint Augustin. Mais il est leur antithèse absolue. Ce grand orgueilleux a échoué dans sa recherche de la perfection, et, déchu, incapable de se corriger de ses vices, angoissé à l'intime, il a eu besoin d'une justification. En faisant la théorie de son cas, il crée une religion nouvelle selon laquelle l'homme dont la nature est profondément viciée et la damnation fatale, est néanmoins justifié par Dieu, gratuitement, sans considération des œuvres, par une imputation tout extérieure et conventionnelle des mérites du Christ. Rien n'est changé en l'homme prétendument justifié, il reste méchant. Tout ce qui lui est demandé, c'est d'avoir la foi, la "*foi seule*". Cet acte de foi consiste à se croire sauvé personnellement par le Christ ; certitude sans fondement, comme d'une révélation particulière de Dieu à l'âme. C'est là le cœur de la doctrine luthérienne et le principe de tous les désordres, car toute la religion, toute la vie de l'Église et les sacrements, ne sont plus rien auprès de ce merveilleux acte

DIFFUSION DE LA RÉFORME PROTESTANTE AU XVI^e SIÈCLE



□ "Pré-Réforme" (groupe de Meaux)

⊙ Autres centres

■ Pays demeurés catholiques

Principaux centres de diffusion de la Réforme

Ⓛ Luthéranisme

Ⓒ Calvinisme

→ Propagation du calvinisme

Ⓐ Anglicanisme

Ⓩ Zwinglianisme

■ Zones principalement atteintes par le protestantisme

1560 Adhésion officielle des États au protestantisme

■ Régions touchées par les idées réformées où le catholicisme est resté prédominant

■ Universités protestantes

1520 Date de fondation ou de conversion au protestantisme

■ Succès partiels de la Contre-Réforme

■ Gains de la Contre-Réforme

■ Populations chrétiennes dans l'Empire ottoman

□ Frontières des États au XVI^e siècle

● Capitale

● Ville

de confiance et d'autosuggestion permanente. D'où ce rejet de la tutelle romaine qui va rencontrer un écho formidable dans le Saint-Empire romain germanique dont le premier adjectif "romain" ne doit pas faire oublier le second "germanique". Nous retrouvons là un arrière-fond très ancien qui est cette résistance des Germains d'outre-Rhin à la conquête et à la colonisation romaine. Leur évangélisation en a été retardée de beaucoup et l'insoumission à la Rome impériale a transfusé nécessairement dans l'insoumission à la Rome pontificale.

Comprenons bien que dans une grande partie de l'Europe, le Saint-Sacrifice de la Messe et le culte de la Vierge Marie vont disparaître. En niant l'utilité du Sacrifice propitiatoire, en niant la communion des saints, la Présence réelle eucharistique et la médiation mariale – toutes choses dont le Moyen Âge avait tiré tant de fruits merveilleux de sainteté – Luther a séparé le Ciel et la terre. Nécessairement, l'ordre politique de la Chrétienté – cet augustinisme politique hérité du Moyen Âge – devait être brisé à son tour par l'hérésie. Le 31 octobre 1517, en affichant ses "quatre-vingt-quinze thèses" sur le portail de l'église de Wittenberg, Luther commençait l'immense Révolution qui n'est toujours pas achevée : la révolte de l'homme qui se fait Dieu contre le Christ-Roi.

Luther est saxon, *de la moelle d'Allemand*, comme disent ses amis. Partout dans l'Empire germanique, sa Réforme prétendue allume des foyers de révolution et d'anarchie. L'Allemagne sombre dans un bain de sang. Et que fait l'Empereur ? Il est impuissant à réagir. Tout d'abord, parce que Charles Quint le Flamand est mal aimé des Allemands, il est loin, et occupé à la lutte contre les Turcs. Mais l'institution elle-même est défaillante : le Saint Empire Romain germanique, est une espèce de grand morcellement indéfinissable, conséquence de la féodalité médiévale poussée jusqu'à l'aberration. Cette institution n'accorde à son empereur élu qu'un pouvoir faible, soumis à l'approbation de la Diète d'Empire, très jalouse de ses prérogatives et profondément divisée. Dès 1517, beaucoup de princes et de villes d'Empire prennent prétexte de la Réforme pour rompre avec l'Église et s'en approprier les biens, afin de gagner en puissance sur les autres. C'est à eux que Thomas More adresse sa mise en garde dans son pamphlet... L'une des premières sécularisations est celle du grand maître de l'Ordre teutonique, Albert de Hohenzollern qui se marie au mépris de ses vœux et se proclame premier duc de Prusse.

Pourtant, face à cette révolte généralisée, l'Empereur tergiverse et essaye de négocier, là où l'Église a condamné depuis longtemps. Quand il se décide à agir, l'hérésie est devenue une force politique, la Ligue de Smalkalde, qu'il ne parviendra plus à réduire.

La situation devient tellement incontrôlable que l'Empereur est contraint de signer la paix d'Augsbourg, en 1555, fondée sur un principe nouveau : *Cujus regio, ejus religio*. Telle est la religion du prince, telle est celle du peuple. Ce qui revient à reconnaître au souverain, qu'il soit catholique ou luthérien, le pouvoir d'imposer sa religion à ses sujets : c'est la consolidation politique de l'hérésie. Cette paix est une infamie que les papes n'acceptèrent jamais.

Ainsi Charles Quint a échoué, contre les Turcs et contre les protestants. Épuisé, malade, conscient enfin de l'impossibilité de gouverner seul des possessions aussi disparates, il décide non seulement de renoncer au pouvoir, mais aussi de partager son empire. À son fils Philippe II, il donne les Flandres et l'Espagne ; à son frère Ferdinand reviennent les domaines autrichiens et l'Empire. La sagesse pour le roi de France eût été d'attendre patiemment l'inévitable effondrement de cet empire démesuré...

Voilà pour l'Allemagne. Mais l'insurrection contre Rome se répand comme une traînée de poudre en Europe. Suivons sur notre carte de la page 19.

En Suisse, le curé de Zurich Ulrich Zwingli entraîne plusieurs cantons dans une hérésie encore plus radicale que celle de Luther. D'ailleurs, les deux hommes se haïssent. Zwingli trouve le salaire de son iniquité les armes à la main à Cappel, dans une guerre entre Zurich et les cantons catholiques (1531). Mais ses partisans passeront largement au calvinisme, l'hérésie du français Jean Calvin, installé à Genève après la publication en 1536 de son *INSTITUTION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE*, ouvrage dans lequel il développe sa propre doctrine, tirée des postulats luthériens, sur la Prédestination et la Cène. C'est le début de ce morcellement de l'hérésie en sectes innombrables dont Bossuet fera la chronique dans son *HISTOIRE DES VARIATIONS DES ÉGLISES PROTESTANTES* (1688). Le seul point commun de ces sectes est la haine de Rome et du pape. La mort de Luther en 1546 met certes un coup d'arrêt au luthéranisme, mais de nouvelles sectes vont prendre le relais.

En Angleterre, les raisons du passage à la Réforme sont encore moins avouables. C'est l'esprit de luxure et d'orgueil qui pousse le roi Henri VIII, pourtant grand prince humaniste et adversaire initial de la Réforme, à rompre avec Rome pour constituer une Église nationale qui lui permette de divorcer en toute quiétude. Saint Thomas More et saint John Fischer sont les martyrs de ce nouvel Hérode. Mais bientôt, sous la diabolique influence de Thomas Cranmer au temps du roi Édouard VI, le schisme anglican va se consolider en évoluant vers le calvinisme. Après un bref retour au catholicisme avec Marie Tudor, c'est le règne d'Élisabeth I^{re} qui, bien qu'à peu près dépourvue de sens moral

et religieux, se déclare officiellement le chef de l'Église anglicane et persécute les catholiques.

Au Nord, les pays scandinaves basculent eux aussi dans la Réforme. En Suède, le roi Gustave Vasa fait adopter la réforme luthérienne en 1527. Au Danemark, le luthéranisme devient religion d'État en 1537. Les évêques et les catholiques qui résistent sont martyrisés. C'est le début de l'expansionnisme de ces deux royaumes pour le contrôle des ports de la Baltique. Cela débouchera sur la guerre de Trente Ans aux conséquences si graves. François I^{er} d'ores et déjà s'allie aux Suédois, évidemment... Nous en reparlerons plus loin.

Mais c'est surtout le calvinisme qui va faire des progrès après la mort de Luther et la paix d'Augsbourg. En France, en Suisse, en Écosse, et aux Pays-Bas. Dans ces provinces dont il est originaire, Charles Quint a combattu avec fermeté une première vague de diffusion de la Réforme, menée par des luthériens et des anabaptistes. Vers 1550, le problème était résolu. Hélas, les protestants calvinistes vont profiter de l'intermède provoqué par sa démission pour relancer la Réforme et la révolution politique qui l'accompagne inmanquablement. Ces révolutionnaires venus de toute l'Europe protestante vont trouver des alliés au sein de la haute noblesse et de la bourgeoisie affairiste mécontentes des sanctions espagnoles contre les protestants, préjudiciables au commerce. À partir de 1566, c'est la révolte ouverte contre Philippe II et contre Rome. Pour la France, c'est un formidable ennemi qu'elle laisse s'installer sur sa frontière du nord. Le descendant de Guillaume d'Orange qui prend alors la tête des insurgés, sera le pire ennemi de Louis XIV.

Voyez sur la carte l'Europe scindée en deux : au nord l'Europe protestante, demain progressiste et franc-maçonne, au sud le catholicisme qui résiste : dans la Péninsule ibérique, en Italie et en Autriche. C'est l'Europe latine, la plus précocement et profondément romanisée et évangélisée, qui résiste le mieux. L'Europe se scinde en deux modèles de sociétés que tout oppose ; l'homme catholique et l'homme protestant sont dès ce moment irréconciliables. Car l'homme catholique est tourné vers le Ciel, il vit dans une société hiérarchique où le renoncement évangélique de chacun des membres en vue du bien commun est le fondement de l'ordre et de la paix sociale. Au contraire, dans le monde protestant détaché de Rome et laïcisé, c'est le principe individualiste qui l'emporte, puisque selon Martin Luther, chacun doit se conduire selon ce que lui dicte sa seule conscience. Dès lors, après une inévitable période d'anarchie, c'est l'État qui sort renforcé de la crise, afin d'éviter la dissolution de la société. Les pays protestants sont les laboratoires de l'État totali-

taire moderne. La loi du plus fort y régit tous les domaines de l'activité humaine, la réussite matérielle étant considérée comme le signe de la bénédiction divine. L'homme protestant, tourné vers la terre, se fait homme d'affaires, se lançant dans un capitalisme déjà effréné, comme dans les Provinces-Unies calvinistes qui deviennent la banque de l'Europe et le premier modèle d'État capitaliste, bientôt en concurrence avec l'Angleterre. Et la France ? Elle est entre les deux, elle hésite. Le court règne d'Henri II incarne cette hésitation cruciale pour l'avenir de la Chrétienté.

Qui donc est Henri II ? Enfant, il a été marqué par son emprisonnement en Espagne, où il fut envoyé comme otage après la libération de son père François I^{er}. Cela explique sa haine pour Charles Quint et comme son père, il lui fera la guerre. Néanmoins, il rompt avec l'humanisme de François I^{er} ; avec lui, la vie à la cour devient plus sobre, et la politique royale plus réfléchie.

L'historien Louis Batiffol fait ainsi son éloge :

« En politique, il a adopté une ligne de conduite qui fait de son règne un des plus remarquables de notre histoire, nul autre n'ayant, à un égal degré, poursuivi des desseins plus judicieux, plus sains, plus clairement français et uniquement soucieux de réalités utiles et concrètes. Cette politique peut se résumer en trois termes : finir les guerres interminables qui depuis un demi-siècle ruinaient le royaume ; renoncer définitivement à la chimère absurde de l'Italie qui entraînait la France hors de ses voies naturelles ; rétablir enfin, ou créer ces voies naturelles, à savoir porter l'effort des armes là où vraiment il y avait nécessité à chercher à s'étendre, c'est-à-dire vers l'est et le nord, dans la région, française de langue et de race, où la proximité trop voisine de la frontière, par rapport à Paris, rendait les attaques de l'ennemi si dangereuses et la moindre défaite si menaçante. Il engagea trois guerres successivement ; dans la première il prit Boulogne, dans la seconde Metz, Toul et Verdun, dans la troisième Calais, toutes conquêtes qui restèrent. Il a achevé son règne par la paix de Cateau-Cambrésis (1559), un des plus importants traités de notre histoire, qui terminait pour toujours les chevauchées décevantes vers la conquête de Milan ou de Naples et consacrait ces acquisitions. » (LE SIÈCLE DE LA RENAISSANCE, p.134)

Notre Père admirait beaucoup ce roi qui avait renoué avec la sagesse capétienne. Il est le précurseur de la "politique des saints", de contre-réforme et de contre-révolution, qui est la vraie géopolitique orthodromique française et qui réclame la lutte commune des princes catholiques contre l'hérésie en vue de la reprise de la Croisade, tous unis contre la menace turque.

Malheureusement, en 1559, le roi est blessé à

mort lors d'un tournoi. C'est d'autant plus regrettable qu'Henri II était bien meilleur catholique que son père, et par conséquent meilleur politique : il voyait bien la révolution avancer sur les traces de l'hérésie et se déterminait à la réprimer. Hélas...

Le royaume de France allait donc subir les conséquences des fautes de François I^{er} : trente ans de guerres de religion, la Croisade abandonnée, l'expansion coloniale reportée de cent ans et l'unité du royaume ébranlée, le parti huguenot se constituant en un véritable État dans l'État...

Voilà la rupture de la Chrétienté consommée, et les nations chrétiennes déchirées à l'intérieur par des guerres civiles et entre elles par des guerres fratricides. Néanmoins, l'arrivée d'Henri II et de Philippe II au pouvoir a marqué un renouvellement inespéré.

Ces deux souverains au sens politique développé et à la foi vive ont compris qu'il n'est plus temps de s'affronter entre catholiques lorsque les ennemis de la vraie foi menacent partout. Ces années 1550-1560 sont celles où s'engage la grande réaction catholique, la seule véritable "Réforme" au seizième siècle.

II. LA RÉUSSITE LIMITÉE DE LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE

LA GÉOPOLITIQUE DES SAINTS

ET LE CONCILE DE TRENTE.

Notre Père disait qu'il fallait considérer le concile de Trente comme l'aboutissement d'un *mouvement spontané* de contre-réforme dans la Chrétienté, manifestation du Saint-Esprit à l'œuvre dans l'Église. *Mouvement spontané* au sein des masses fidèles indignées des profanations commises par les protestants et qui refusent d'être privées des sacrements. *Mouvement spontané* aussi de saintes âmes qui réforment les ordres anciens. Les événements politiques et militaires sont aussi l'occasion de salutaires réactions. Par exemple, à la suite du sac de Rome en 1527, Mgr Gian-Matteo Giberti, évêque de Vérone mais résidant à la cour de Rome, comprend la leçon divine des événements et il s'en va mener pendant quinze ans dans son diocèse une œuvre semblable à celle que préconisera le concile de Trente – qui s'inspirera d'ailleurs de son exemple et de ses ordonnances réformatrices. Une autre conversion causée par la rivalité entre François I^{er} et Charles Quint, est celle d'Ignace de Loyola, après sa blessure au siège de Pampelune en 1521, lors d'un affrontement indirect des deux grands souverains ! Il y aurait beaucoup à dire sur l'impact géopolitique de la Compagnie de Jésus, de sa fondation... jusqu'à nos jours d'ailleurs.

Cependant tout cet admirable *mouvement spontané* n'aurait pu aboutir dans la désorientation diabolique qui dévastait l'Europe, sans l'intervention de la hiérarchie catholique romaine. Avec le concile de Trente qui se déroule de 1545 à 1563, c'est le temps de la *contre-réforme institutionnelle, hiérarchique*. C'est une merveille dont l'Église va vivre jusqu'à Vatican II. Sa convocation fut pourtant laborieuse, et c'est vraiment l'honneur de la papauté d'avoir mené à bonne fin tous ces travaux, malgré l'opposition du Roi de France et de l'Empereur. La diffusion de ses décrets après sa clôture, en dépit d'obstacles non moins grands,

fut assurée par une providentielle série de grands papes. En particulier ce Michel Ghislieri, dominicain d'origine modeste qui prend pour nom Pie V. Son pontificat, malgré sa brièveté (1566-1572), est l'un des plus décisifs de l'histoire de l'Église. C'est grâce à lui que l'œuvre tridentine est passée dans l'Église universelle, jusqu'à Goa, Mexico et Lima. Le 7 octobre 1571, il y a quatre-cent-cinquante ans, la flotte chrétienne réunie par son zèle et soutenue par les prières de la Chrétienté à Notre-Dame du Rosaire, envoyait la flotte turque par le fond à Lépante. Cette victoire, malgré l'échec de son exploitation immédiate, a brisé l'élan de la puissance ottomane qui entre dans un long déclin.

Après saint Pie V vient Clément VIII avec lequel nous revenons à notre orthodromie catholique et française, puisque ce fut lui qui donna l'absolution solennelle au roi de France Henri IV, après sa conversion en 1593, accordant ainsi à la France un règne réparateur dont elle avait tant besoin. Car Henri IV fait la paix avec l'Espagne, paix de Vervins en 1598, et la même année il publie l'édit de Nantes, édit de tolérance provisoire qui permet une paix religieuse. Ensuite, il restaure l'autorité royale, en reprenant à son compte de salutaires réformes entreprises par Henri II, et il restaure l'économie française. Toutefois, notre Père estimait qu'il était resté trop bienveillant envers la religion prétendue réformée, notamment à cause de ses anciennes amitiés comme avec le calviniste Sully, son principal ministre et son mauvais génie. Ce qui explique qu'il n'ait pas renoncé à la funeste diplomatie anti-Habsbourg initiée par François I^{er}. En 1610, il est assassiné à la veille de partir prendre le commandement des troupes au camp de Châlons, contre les Habsbourg, dans l'affaire de la succession des duchés de Clèves et Juliers, qui se résoudra en faveur du Brandebourg protestant... C'est un des épisodes précurseurs de la guerre de

Trente Ans, épisode très compliqué, que nous allons essayer de résumer à la lumière de ses conséquences sur le grand mouvement de contre-réforme catholique.

LA GUERRE DE TRENTE ANS.

C'est l'événement géopolitique majeur du début du dix-septième siècle. Il y a vraiment un avant et un après pour l'Europe. C'est déjà la guerre moderne, idéologique, totale, que nous voyons se profiler. Et ce qui est dramatique, c'est que ce sont deux saints rois, deux grands princes catholiques, qui vont s'affronter et qui vont empêcher la Contre-Réforme d'aboutir.

La guerre de Trente Ans est d'abord une guerre allemande qui trouve ses origines dans la mauvaise paix d'Augsbourg de 1555 et dans la médiocrité des empereurs qui ont succédé à Charles Quint. Des Liges de protestants et de catholiques se forment dès le début du dix-septième siècle et la paix en Allemagne se trouve à la merci du moindre incident. La situation dans l'Empire est d'autant plus tendue que la Contre-Réforme catholique se montre très offensive, avec la Compagnie de Jésus en première ligne. C'est d'abord saint Pierre Canisius, l'apôtre de l'Allemagne, envoyé par saint Ignace lui-même. Puis, à la génération suivante, c'est l'œuvre du saint cardinal Robert Bellarmine qui inspire tous les évêques allemands. Partout la Société de Jésus ouvre des collèges, d'où sortent des défenseurs de la foi. En 1556 est fondé le collège d'Ingolstadt, en Bavière, où sera élevé le jeune Ferdinand, duc de Styrie. Son avènement sur le trône de Bohême en 1618 va être l'événement déclencheur de la guerre.

Qui est donc Ferdinand de Styrie ? C'est un Habsbourg, issu d'une branche cousine des Habsbourg de Vienne. Il a été élevé dans la foi catholique tridentine par sa mère Marie de Bavière et il gardera auprès de lui toute sa vie son confesseur et un conseil de théologiens jésuites. C'est une âme de moine, mais de moine-chevalier. Dès qu'il succède à son père en Styrie, dans les Alpes autrichiennes, il entreprend de ramener au catholicisme un pays où il n'y avait presque plus de catholiques. Et il y parvient ! C'est vraiment le champion du catholicisme en Allemagne et les protestants comprennent très vite qu'ils ont, en sa personne, leur pire ennemi.

C'est un grand changement dans les affaires allemandes, car les empereurs jusque-là avaient été sinon libéraux, du moins très accommodants pour les protestants. À titre de comparaison, en 1609, dans sa *Lettre de Majesté*, l'empereur Rodolphe II avait accordé à ses sujets bohémiens protestants un statut religieux plus avantageux encore que l'édit de Nantes.

L'autre champion du catholicisme en Europe est le jeune Louis XIII qui mène au cours des mêmes années une sainte Croisade contre le protestantisme

dans son royaume. L'historien John Elliott a mis en évidence la ressemblance de la situation politique de la France avec celle de l'Autriche au même moment : « *Le Béarn est une Bohême en miniature. Partout où se trouvaient combinés protestantisme radical et assemblées représentatives, les soulèvements politiques semblaient garantis. Des provinces françaises, seuls le Béarn et la Navarre possédaient un statut proche de la semi-autonomie comparable au modèle de la Bohême. Et lorsqu'en 1620, l'Empereur Ferdinand II réduisit la Bohême par la force, Louis XIII mena son armée en Béarn et conclut son expédition en annonçant l'intégration forcée du Béarn et de la Navarre au Royaume de France.* » (RICHELIEU ET OLIVARES, p.76-77) Le Roi est encouragé et soutenu dans cette Croisade par le "parti des saints" : la famille Marillac, le Père Joseph de Paris, le cardinal de Bérulle puis saint Vincent de Paul. En 1627-1628, il remporte une victoire décisive au siège de La Rochelle. « *Ce jeune roi est un saint* », n'hésite pas à dire notre Père.

En Allemagne, les événements s'accélérent, l'empereur Mathias II, sans héritier direct, a choisi pour lui succéder son cousin Ferdinand à la tête de la Maison d'Autriche. Ferdinand de Styrie devient donc roi de Bohême. Or, dans ce royaume, les nobles protestants tchèques redoutent de voir la *Lettre de Majesté* remise en question. Et surtout, ils sont farouchement opposés à l'œuvre centralisatrice du nouveau Roi, qui s'appuie sur le Grand-Chancelier Lobkowitz. La famille Lobkowitz est l'équivalent de la famille Marillac en France, c'est le parti des saints. On doit notamment à cette famille la dévotion au Saint Enfant-Jésus de Prague.

Le 23 mai 1618, les nobles tchèques font le coup d'État : c'est la "*défenestration de Prague*". En l'absence du Roi, ils montent au château royal de Prague et jettent par la fenêtre deux lieutenants du roi. Ce n'était pas un geste symbolique, contrairement à ce que l'on a dit souvent ; les révolutionnaires voulaient tuer pour provoquer l'irréparable et entraîner avec eux le peuple. Ils créent un directoire, expulsent les jésuites et l'année suivante, ils élisent le prince palatin Frédéric V, calviniste et chef du parti protestant allemand, comme roi de Bohême. Au même moment Ferdinand devient empereur et comprend que s'il n'écrase pas la révolte, la perte de la Bohême marquera le déclin de la Maison des Habsbourg et le triomphe des confessions protestantes en Allemagne. La guerre de Trente Ans vient de commencer.

Elle commence bien pour le nouvel empereur catholique. Sa victoire de la Montagne-Blanche aux portes de Prague, le 8 novembre 1620, consacre son triomphe en Bohême. Le Palatinat est confisqué et redevient catholique, ainsi que la Bohême qui, de hussite et luthérienne qu'elle était devenue depuis des

décennies, redevient sous l'influence de Ferdinand, des Lobkowitz et de l'Église, le bastion du catholicisme en Europe centrale, jusqu'à nos jours. C'est là un fait géopolitique majeur pour l'Europe. Et la preuve s'il en est besoin, que rien n'était irrémédiable et qu'avec un prince catholique décidé, il était tout à fait possible de ramener un pays à l'orthodoxie catholique.

Ferdinand II entend exploiter son succès jusqu'à l'extermination de l'hérésie dans tout l'Empire. Et dans le même mouvement, il aspire à former sous son autorité une monarchie absolue allemande, catholique, centralisée, sur le modèle des États modernes français, anglais ou espagnol. La transformation du Saint Empire médiéval en État moderne unifié et catholique, voilà qui serait une grande nouveauté. Bien sûr, le parti protestant européen s'en inquiète grandement. Et la France aussi s'en inquiète : ne tient-on pas depuis François I^{er} que la première règle de notre diplomatie est de maintenir les affaires d'Allemagne dans le plus grand désordre possible ? Ce sera le refrain incessant du cardinal de Richelieu, arrivé au pouvoir en 1624, qui va réussir à en convaincre Louis XIII, et ainsi la France va soutenir les protestants d'Allemagne. Nous sommes là en pleine aberration géopolitique et orthodromique...

Deux événements sont importants à retenir pour comprendre la politique de Richelieu.

En 1529, Louis XIII est victorieux des protestants dans les Cévennes et dans tout le royaume. C'est une occasion providentielle d'en finir définitivement avec leur puissance politique et même avec leur culte public. C'était possible, Ferdinand l'a montré en Bohême. Hélas, sous l'influence de Richelieu, par l'édit de grâce d'Alès, le roi de France rend aux protestants les libertés de l'édit de Nantes. Le moment favorable est manqué, et Louis XIV qui n'aura de cesse de révoquer l'édit de Nantes pour ne plus parjurer les promesses de son sacre, ne retrouvera jamais une telle opportunité.

Mais il demeure tout de même en France un parti qui résiste à Richelieu, tant du côté de l'aristocratie qui n'accepte pas sa dictature que du côté du parti dévot, qui refuse ce machiavélisme indigne du royaume de France et ne veut pas s'engager dans la guerre contre les puissances catholiques. La reine mère, Marie de Médicis, comprend qu'elle a nourri un serpent en protégeant Richelieu et se retourne contre lui de toutes ses forces. L'inévitable choc a lieu le 11 novembre 1630, journée noire pour notre orthodromie catholique française. À l'issue de ce qu'on a appelé avec raison *la journée des Dupes*, Richelieu se voit accorder tous les pouvoirs par le Roi. Le parti dévot est décapité, il ne jouera plus aucun rôle dans la politique royale. Richelieu en rajoute, donnant la

preuve de sa paranoïa : il fait exécuter le maréchal de Marillac tandis que son frère, le garde des Sceaux Michel de Marillac, le véritable homme d'État catholique, est arrêté et exilé. Mais la principale conséquence de cette funeste journée, c'est que plus rien ne retient Richelieu de nous jeter dans la guerre qu'il désire, guerre folle, sans aucune préparation, contre la Maison des Habsbourg, c'est-à-dire contre l'Espagne et l'Autriche !

En Allemagne, Ferdinand voit ses ambitions contestées en ce début des années 1630. À la diète de Ratisbonne de 1631, alors qu'il entend faire élire son fils roi des Romains, premier pas vers l'hérédité de la couronne impériale, les princes électeurs habilement encouragés par la diplomatie française font pièce à ses projets. Non seulement ils refusent d'élire le roi des Romains, mais ils contraignent l'Empereur à licencier son armée, qui avait été l'instrument de la reconquête catholique de l'Empire. L'occasion est manquée pour Ferdinand II, elle ne se représentera plus.

L'année suivante une terrible menace fond sur le Saint-Empire : l'armée suédoise emmenée par le roi de Suède Gustave-Adolphe, protestant fanatique payé par la France, entre en Allemagne. Les campagnes des Suédois et des Danois au cours des années 1620 sont des péripéties de la lutte pour la domination dans la Baltique, exacerbée par le luthéranisme qui fait de ces pays des ennemis sans pitié. La première armée nationale, modèle des nationalismes révolutionnaires, de la "nation en armes" de 1792... est suédoise luthérienne. L'esprit protestant a gonflé d'orgueil tous ces petits pays, leur procurant un développement économique facile et un zèle religieux et militaire, les lançant comme des chiens enragés dans la guerre contre le monde entier – en particulier contre les puissances catholiques – avant de les laisser retomber, cassés, dans les bas-côtés de l'histoire. Les exemples du Danemark, de la Suède de Charles XII, plus tard de la Prusse et de la Grande-Bretagne sont des cas emblématiques. En 1634, les Suédois sont finalement vaincus par l'Empereur à Nördlingen et la paix se fait en Allemagne. Mais ce succès impérial déplaît à Richelieu. D'autant plus qu'à Madrid, l'apathie des derniers Habsbourg d'Espagne est contrebalancée par le principal ministre Olivares, déterminé à reprendre les Provinces Unies protestantes. Pour cela, il lui faut maintenir une présence militaire dans la région rhénane, point de passage obligé des troupes vers les possessions espagnoles d'Italie. Ce qui "inquiète" Richelieu à Paris et lui donne argument pour engager la France dans une guerre "ouverte" et non plus "couverte" contre les Habsbourg, en s'alliant avec les puissances protestantes en 1635. Commence alors la dernière phase de la guerre de Trente Ans (1635-1659). Les premiers affrontements tournent au

désastre pour le Royaume de France, car Richelieu qui voulait la guerre ne l'avait point préparée. Corbie tombe le 7 août 1636, l'avant-garde espagnole est à Pontoise. C'est par la protection spéciale du Ciel que les armées du roi de France échappent à la débâcle. En ces jours de grand péril et d'angoisse, à Paris, la sœur Anne-Marie de Jésus-crucifié, de la congrégation des Filles du Calvaire fondée par le Père Joseph, transmet au roi de France la volonté du Ciel de la consécration du Royaume à la Très Sainte Vierge Marie. La consécration promise par le Roi sera accomplie à Abbeville le 15 août 1638. Dès lors les victoires s'enchaînent, d'autant plus que les troupes françaises sont menées par les meilleurs capitaines de l'époque. Hélas, c'est pour continuer la même politique, même après la mort de Richelieu et de Louis XIII en 1643. C'est l'œuvre diplomatique de Mazarin qui aboutit aux traités de Westphalie de 1648, qui concluent la guerre de Trente Ans.

Que Louis XIII ait été ainsi abusé par Richelieu, qu'il soit entré contre tout bon sens et contre tout sens catholique, dans cette diplomatie anti-Habsbourg, il y a là un mystère historique, disait notre Père, mystère d'iniquité qu'il faut accepter sans révolte contre le Roi, encore moins contre l'institution, imitant en cela la famille Marillac qui ne prononça pas une parole outrageante mais se soumit avec la résignation des saints.

Cela dit et bien compris, il nous faut tout de même considérer les traités de Westphalie dans notre perspective de géopolitique catholique et dire qu'ils furent funestes au plus haut point. Jamais les papes ne les acceptèrent. Que faut-il en retenir ? D'une part, ces traités confirment la paix d'Augsbourg de 1555, avec son funeste principe "*cujus regio, ejus religio*". D'autre part, ils consacrent le triomphe de la politique française initiée par François I^{er} : le pouvoir réel de l'Empereur est réduit à rien et l'Empire retourne à son morcellement féodal en 350 États indépendants. Enfin, ils ont pour conséquence que la Maison d'Autriche se détache de l'Empire pour se tourner vers le Danube et l'Europe centrale.

Voici la conclusion de l'historien Georges Pagès dans son ouvrage consacré à la guerre de Trente

Ans : « *À l'idée de l'unité du monde chrétien, la Paix de Westphalie substitua – sans qu'elle y fût ouvertement exprimée – l'idée d'un système d'États indépendants, d'une sorte de Société internationale : Société qui ne tenait compte, ni du mode de gouvernement des États qui la composaient – monarchies, principautés ou républiques – ni des confessions religieuses qui y avaient prévalu. L'Europe devint alors un système laïque (sur le plan international) d'États indépendants. Nous sommes à l'aube du principe des nationalités. Cette transformation de l'Europe, qui s'achève pendant les dernières convulsions de la guerre de Trente Ans, cette rupture définitive avec le passé, il n'est pas douteux que la France, et plus particulièrement le cardinal de Richelieu, l'a puissamment aidée à s'accomplir [...]. C'est donc bien la politique française – la politique de Richelieu – qui, en élargissant la guerre de Trente Ans, a créé l'Europe moderne, telle qu'elle apparaît déjà, avec ses traits essentiels, dans la Paix de Westphalie.* » (LA GUERRE DE TRENTE ANS, 1618-1648, p.301-302)

Avec les traités de Westphalie, la séquence providentielle de contre-révolution ouverte autour de 1620 avec les règnes de Louis XIII et de Ferdinand II, se referme. C'est la fin de la Contre-Réforme catholique tridentine. Le protestantisme est définitivement installé en Europe. D'une certaine manière, c'est le triomphe de Luther...

Tout de même, il ne faut pas outrer pareille conclusion et enjamber les siècles : l'histoire de l'Europe chrétienne ne s'arrête pas en 1648. Si les traités de Westphalie ont finalement été aussi importants et si les principes qu'ils ont fixés confusément, comme un compromis momentané, sont devenus définitifs, c'est à cause des décennies qui ont suivi. Et là, avec tous les autres princes et rois de ce milieu du dix-septième siècle, il faut tourner nos regards vers le Royaume de France, qui sort de ces guerres absolument victorieux et glorieux.

L'ère de la prépondérance française en Europe a enfin sonné. Les historiens de l'*Action française* l'ont beaucoup répété, et c'est vrai. Mais ce que va en faire le plus glorieux de nos rois, Louis Dieudonné, l'Enfant du miracle ? C'est l'objet de notre dernière partie :

III. LA PRÉPONDÉRANCE FRANÇAISE EN EUROPE AVANT ET APRÈS 1689

LA VOCATION DE LOUIS DIEUDONNÉ.

Seul notre Père nous fait entrer dans le mystère du règne de Louis XIV, parce qu'il ne craint pas de tenir compte des événements mystiques dans sa compréhension des événements politiques. Or, mystique

et politique se mêlent intimement au cours de ce long règne dont notre Père a dit, dans sa conférence d'Histoire volontaire de février 1989, qu'il était « *le sommet de notre histoire de France, spécialement à la date de 1689* ».

Voici la conclusion de cette conférence magistrale :

« On peut juger Louis XIV comme on veut, mais il y a quelque chose qui va trancher pour nous dans notre histoire volontaire, et nous faire apprécier ce roi à sa juste valeur aux yeux de Dieu. Ce que nous voulons, c'est faire une histoire qui ne soit pas simplement empirique ou pragmatique, mais c'est une histoire sainte. Nous voulons juger les événements à la lumière de Dieu [...]. Je vous disais, dans ma première heure, que nous n'avions aucune difficulté à passer de l'économique, de l'humaniste et du politique, au religieux et au mystique. Pas plus en ce dix-septième siècle il n'y avait de frontière entre la politique du roi très chrétien, de ce royaume de France, fille aînée de l'Église et les hauteurs de la mystique. Nous l'avons vu dans les événements miraculeux de la naissance de Louis XIV, la consécration de la France à la Vierge, et nous allons le voir maintenant dans l'intervention du Sacré-Cœur dans notre histoire. Il faut que je lise et que je lise lentement ce passage d'une lettre que Marguerite-Marie, mystique de Paray-le-Monial, écrit à la mère de Saumaise, son ancienne prieure, prieure à Dijon. Heureusement, elle était à Dijon et il fallait que Marguerite-Marie lui écrive ! Elle parle des ardeurs de ce divin Sauveur et des révélations qu'Il lui a faites :

« "Il régnera cet aimable Cœur, malgré Satan. Ce mot me transporte de joie et fait toute ma consolation." »

« Pour que le Sacré-Cœur règne sur le monde, la Visitation reçoit la mission de pratiquer cette dévotion et de la faire connaître. Je passe sur ce passage. Il ne veut pas s'en arrêter là, il ne veut pas simplement la dévotion des âmes saintes :

« "Mais il ne veut pas s'en arrêter là : il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance, qui peut tout ce qu'elle veut.

« "Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion..." »

« Tout ça est d'une profondeur extrême, c'est le moment sublime de l'histoire de France, selon moi. Jésus a été outragé dans le palais de Caïphe, dans le palais de Pilate et dans le palais d'Hérode. Il veut, en cette année 1689, être honoré dans les palais des rois et des grands prêtres.

« "...et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds." »

« Jésus a été plein d'amertume quand il était anéanti, Lui, le Fils de Dieu, amertume pour sa gloire mais amertume pour le bien des humains qu'Il venait sauver, lorsqu'il était humilié devant les grands de la terre. Imaginez Hérode, Pilate et Caïphe ! Il veut maintenant être glorifié.

« "Et voici les paroles que j'entendis au sujet de notre roi : Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur, que, comme sa naissance..." »

« Pas étonnant que ce soit le fils aîné parce que depuis Clovis, la France a été considérée par les papes et les évêques et elle a été déclarée par certains papes, d'une manière très explicite, la fille aînée de l'Église. Lui est "le fils aîné de mon sacré Cœur", parce qu'il est roi de France.

« "Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur, que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance..." »

« Prières de cette Marguerite du Saint-Sacrement, de Beaune, au Saint Enfant Jésus, pour que le royaume ait un dauphin. Notre-Seigneur, en 1689, révèle à cette Marguerite-Marie qu'on a prié sa sainte Enfance et que c'est cela qui a valu la naissance de Louis Dieudonné. Nous sommes en plein miracle ! Mais il y a un plan en cela. Louis XIV va recevoir la réponse à son angoisse : mais enfin pourquoi, moi, ai-je été ainsi considéré, prédestiné par Dieu, pour quelle tâche ? La voici :

« "Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur, que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle [c'est-à-dire son entrée au Ciel et sa gloire du Ciel] par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien..." »

« C'est une affaire de Cœur à cœur. C'est sublime. Ce n'est pas une affaire officielle, publique, extérieure. Jésus veut le cœur de Louis XIV. Il veut qu'il se purifie de ses tentations, de ses infidélités à la loi de Dieu, il veut que Louis XIV consacre son cœur au Cœur de Jésus.

« "...et par son entremise de celui des grands de la terre." »

« Quand Louis XIV se sera fait le dévot du Sacré-Cœur, les grands de la terre, les autres rois et les princes, et les princes de sa propre Maison, seront comme amenés à le faire.

« "Il veut régner dans son palais [c'est Versailles à ce moment-là], être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis [et tous ses ennemis, à ce moment-là, c'est cette terrible Ligue d'Augsbourg], en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église." »

« C'est là déjà la coalition de tous ces pays germaniques et anglo-saxons tombés dans le protestantisme, pleins de haine pour le roi de France autant que pour le pape de Rome qui pourtant s'est fait leur allié à ce moment-là, ce sont ces royaumes gouvernés par des têtes superbes et orgueilleuses, on pense à ce Guillaume d'Orange par exemple, on pense à celui

qui bientôt se déclarera indûment roi de Prusse, et tous ces hommes-là sont les ennemis du Sacré-Cœur et le Sacré-Cœur va employer les armées de Louis XIV pour les humilier et les convertir sans doute.

« *“...pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église”, qui sont aussi les ennemis de son Royaume.*

« Voilà ce que Marguerite-Marie a entendu le 17 juin 1689. Voilà ce qu'elle écrit à la mère de Saumaise. Elle l'écrit encore à une autre, et Louis XIV apprendra enfin ce que Dieu veut de lui.

« Il est l'heure. Arrêtons-nous et nous examinerons comment Louis XIV a répondu et comment Dieu a traité ce rebelle.

« Vous verrez qu'on se prend à rêver de ce qui aurait pu être et qui n'a pas été, mais il faut rêver de ce qui aurait pu être et qui n'a pas été parce que, grâce à Dieu, ce qui aurait pu être sera ! » (LOUIS DIEUDONNÉ, L'ÉLU DU SACRÉ-CŒUR. 1. 1643-1689. “La vocation divine du roi de France”, février 1989, F4)

Dans la conférence suivante (2. 1689-1715. “Le déclin du règne”), notre Père rapporte les révélations de Notre-Seigneur à sœur Lucie à Rianjo en 1931, grâce auxquelles nous sommes désormais certains que le roi de France a eu connaissance des demandes du Sacré-Cœur. Mais nous savons aussi qu'il a refusé et que c'est ce refus qui a plongé la France dans le malheur, bien plus que toutes les erreurs diplomatiques ou stratégiques des rois de France, si dommageables qu'elles aient pu être. Ce que les historiens comprennent confusément, nous, nous le voyons en pleine lumière : ce sont ces années 1680-1690 qui sont la clef de notre histoire moderne.

1689, CHARNIÈRE DE NOTRE HISTOIRE NATIONALE.

En 1689, la France est la première nation d'Europe, forte de ses victoires sur l'Espagne et sur la Hollande, elle a agrandi son pré carré et rationalisé sa frontière du nord et de l'est, que Vauban a fortifiée en un système de défense très puissant. De plus, Louis XIV a la puissance de multiplier les interventions en Europe, et c'est en arbitre de la Chrétienté qu'il règne.

Dans notre perspective de l'étude des conséquences de la Réforme protestante, la révocation de l'édit de Nantes en 1685 est un tournant du règne. Bien que longuement préparée, elle est ressentie comme une provocation par les puissances protestantes. Il est difficile d'imaginer quelle clameur et quel déchaînement de haine ce fut en Europe, attisée par les huguenots exilés au Brandebourg, en Hollande ou en Angleterre d'où ils vont répandre les idées nouvelles, par exemple la philosophie politique de John Locke, qui fait la théorie de la révolution anglaise de 1688-1689, événement majeur.

En novembre 1688, Guillaume III le stathouder de Hollande est appelé par le Parlement anglais et l'Église anglicane au secours de la religion protestante menacée par la perspective d'une succession catholique. En février, il est proclamé roi d'Angleterre par le Parlement, mais après son acceptation d'une *Déclaration des droits*. Cette condition posée par le Parlement est d'une importance considérable puisqu'elle substitue la monarchie constitutionnelle, fondée sur la souveraineté de la nation et l'idée de contrat, à la monarchie héréditaire de droit divin. Et surtout c'est le pire ennemi de Louis XIV qui se retrouve à la tête des deux grandes puissances maritimes.

Notre Père disait qu'une guerre de cent ans pour la domination en Europe commence alors, qui traverse tout le dix-huitième siècle. En face d'un si puissant adversaire, la France se retrouve bien isolée, par sa faute...

En effet, la monarchie catholique d'Espagne ne compte plus, ni militairement ni politiquement. Même après l'arrivée des Bourbons sur le trône en 1702, son déclin semble irrémédiable. Mais elle intéresse grandement les marchands anglais et hollandais qui convoitent les immenses marchés de son empire colonial. Malgré d'importants succès militaires qui nous évitent de justesse une humiliante défaite, la guerre de Succession d'Espagne se termine assez mal pour nous en 1713-1714. Les traités de paix qui y mettent un terme introduisent pour la première fois l'idée d'équilibre européen... Idée anglaise et au service des intérêts anglais, qui s'inscrit dans le cadre plus général de la lutte du protestantisme contre la Chrétienté. Idée selon laquelle aucune puissance européenne ne doit prétendre à l'hégémonie sur le continent. Idée enfin dont découlent toutes les “guerres de succession” qui déchirent l'Europe au dix-huitième siècle : succession d'Espagne, de Pologne, d'Autriche...

Pourtant, Notre-Seigneur n'appelait-il pas le roi de France, le « *fil aîné de mon sacré Cœur* » ? Le concert des nations chrétiennes ne s'est jamais pratiqué sous le signe de l'égalitarisme, mais d'une manière hiérarchique. Certes, chaque nation chrétienne a eu l'heure de sa “prépondérance”, c'est-à-dire d'un rôle plus visible dans l'accomplissement du dessein de Dieu – ainsi de l'Italie renaissante, du Portugal colonial, de l'Espagne du Siècle d'Or – mais c'est le roi de France qui est « *fil aîné* » en Chrétienté et ce droit d'aînesse vaut à travers tous les siècles de l'histoire humaine. La négation de ce principe hiérarchique n'a engendré que révolution et anarchie à travers les siècles. Mais le pire qui pouvait arriver, c'est que le roi de France, dans son orgueil, prétende à l'hégémonie en son propre nom et non plus *en Nom Dieu*...

En 1689 c'est ce qui est arrivé et notre nation en fut durement châtiée. C'est toute l'histoire de notre dix-huitième siècle.

Disons quelques mots de la situation géopolitique de la fin du règne de Louis XIV en Europe centrale et au-delà, en direction de la Moscovie. Trois puissances ascendantes, la Prusse, l'Autriche et la Russie, y entourent deux puissances déclinantes, la Pologne et l'Empire ottoman, qu'elles vont dépecer durant tout le dix-huitième siècle.

Après la victoire autrichienne de 1683 sur les Ottomans, commence le grand mouvement de reconquête des territoires envahis autrefois par les Turcs. C'est l'ouverture de la "Question d'Orient". Les Russes s'y impliquent activement à partir de 1689, année de l'arrivée au pouvoir du tsar Pierre le Grand. Son grand dessein géopolitique est de rassembler les terres russes et d'obtenir un accès durable aux mers du Nord et aux mers chaudes. La victoire sur la Suède et la construction de Saint-Petersbourg sur la Baltique (1703-1720) introduisent la Russie sur la scène stratégique européenne. Au sud, Pierre le Grand mais surtout Catherine II font des acquisitions décisives sur les Turcs autour de la mer Noire. En 1796, les Russes maîtres du littoral du Dniepr au Dniestr fondent le port d'Odessa.

Malheureusement, le partage des dépouilles de l'Empire ottoman entre les nouvelles puissances a été si mal réglé que la guerre n'a plus jamais cessé dans ces régions. Le même constat s'impose pour la Pologne que ces trois États se partagent plusieurs fois, jusqu'à mettre fin à son existence en 1795. Notre Père estimait que la Pologne disparue, cela faisait un danger de moins dans la géopolitique européenne. En lui rendant sa souveraineté en 1919, les vainqueurs de la Grande Guerre préparaient un embrasement mondial encore plus dévastateur, ainsi que l'avait aussitôt compris Jacques Bainville.

VERS LE RENVERSEMENT DES ALLIANCES.

La grande menace pour le Royaume de France, ainsi que Louis XIV l'avait compris et l'avait exprimé à la veille de mourir dans ses *Instructions* à son ambassadeur à Vienne, c'est de voir un État protestant constituer une grande monarchie héréditaire en Allemagne. Deux États sont alors à surveiller de près : le Hanovre et la Prusse. Pour conjurer ce danger, le Grand Roi préconisait d'établir « *une union nouvelle avec la maison d'Autriche* ».

Au début du dix-huitième siècle, la menace se précise avec la montée en puissance de la Prusse protestante. Jacques Bainville, dans son *HISTOIRE DE DEUX PEUPLES*, pose cette question, qui est la grande question géopolitique des deux siècles à venir : « *Dans une Allemagne pulvérisée, comment un État,*

et un seul, l'État prussien, a-t-il réussi à grandir, à s'élever au-dessus des autres maisons électorales ou princières, à représenter l'esprit allemand, enfin à réaliser à son profit cette unité allemande contre laquelle une politique séculaire avait accumulé les obstacles ? » (p.60) Selon lui, tout s'explique par la famille Hohenzollern et son entreprise systématique de développement et de militarisation de leurs États ; le passage décisif ayant lieu le 18 janvier 1701, lorsque l'Électeur de Brandebourg se couronne lui-même roi de Prusse.

Pour notre Père, cette explication n'est pas suffisante. Bainville, admirateur de Richelieu, ne veut pas voir que c'est la géopolitique prétendument réaliste, laïque, qu'il a exaltée auparavant – l'abaissement de la maison d'Autriche, les alliances avec les protestants, les traités de Westphalie et l'équilibre européen – qui explique ce développement si rapide de la Prusse, véritable nation de proie.

Ainsi, en 1741, Frédéric II annexe la Silésie autrichienne sans déclaration de guerre... Voilà qui aurait dû faire réfléchir jusqu'aux plus étourdis, comme dit Bainville. Mais, continue-t-il, « *une force aveugle, celle de la tradition, passée à l'état de routine, entraînait la foule, qui ne s'apercevait pas que les temps avaient marché, que les problèmes avaient changé d'aspect. Le péril commençait d'être à Berlin. La foule continuait à le voir à Vienne.* » (p.66)

Il faut encore attendre quinze ans, en 1756, pour que Louis XV opère finalement le renversement des alliances en faveur de l'Autriche de Marie-Thérèse. Mais c'est bien tard, hélas, et cela va même se retourner contre les rois de France. Car l'opinion publique, excitée par les prétendus philosophes, grands amis des puissances protestantes et francs-maçons, va interpréter cette nouvelle diplomatie comme une erreur et même une trahison de la monarchie, dont la sanction sera sa défaite dans la guerre de Sept Ans. Bainville veut voir dans cette cassure entre le Roi et son peuple une des origines directes de la Révolution de 1789 qui sera prussophile et anti-autrichienne jusqu'à l'hystérie. Peut-être, mais toute cette analyse ne remonte pas aux causes profondes.

C'est le grand mérite de notre Père d'avoir retrouvé pour cette période l'orthodromie catholique du Sacré-Cœur, maître de l'histoire humaine, et de nous avoir montré que lorsque les rois de France lui désobéissent, ils font leur malheur et celui de leur peuple. Mais le dessein de miséricorde du Cœur de Jésus vaut toujours pour la France, et au jour du triomphe du Cœur Immaculé de Marie, le fils aîné du Sacré-Cœur qui nous sera accordé redonnera à notre nation le sens de sa vocation historique.

Frère Louis-Gonzague de la Bambina.

MÉDITATION POUR LE PREMIER SAMEDI DU MOIS

SAINT JOSEPH ET JÉSUS, TEL PÈRE, TEL FILS

IL y a quarante ans, notre Père prononçait une oraison du matin où il nous exhortait à la confiance en saint Joseph, image de notre Père Céleste : « Ô mon Dieu, révélez-moi les vertus que vous avez déposées dans l'âme de ce saint patriarche, en laquelle se résument toutes les vertus de tous les patriarches de l'Ancien Testament, qu'il s'agisse de la foi, de l'espérance, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la sagesse et de la fidélité de Joseph, de la docilité de Moïse, de l'amour et de la confiance de David. »

Saint Joseph a une vie comparable à celle du Joseph de l'Ancien Testament, fils de Jacob. Dieu l'a voulu, c'est Dieu qui l'a fait, pour que nous trouvions à comprendre davantage le mystère de saint Joseph, principalement dans sa chasteté, mise à l'épreuve, mais d'une tout autre manière que le Joseph de l'Ancien Testament, et récompensée par Dieu : il deviendra l'époux, virginal et parfait, de la Vierge Marie.

Tandis que le Joseph de l'Ancien Testament s'est montré fidèle à Dieu en face d'une tentation qui lui venait de l'étrangère, de l'idolâtre égyptienne, de celle qui n'était pas fille d'Abraham mais fille d'Ève. En lui résistant, il manifestait sa fidélité à son Dieu. Il avait une mission, celle de sauver son peuple. Donc, en se gardant de tout contact avec ce paganisme, fidèle à la loi de son Dieu, n'obéissant qu'à son Dieu, il va se voir accorder ce pour quoi il était né : devenir le sauveur de son peuple. Évidemment, la Sainte Vierge n'a jamais été une tentation pour le Joseph du Nouveau Testament, elle était pour lui le don de Dieu. Mais reçue en récompense de sa fidélité à résister à toutes les tentations du monde, docile comme le Joseph de l'Ancien Testament aux recommandations du livre de la *SAGESSE* : « *Fuis les amours étrangères et tu recevras de Dieu ton épouse.* » De cette épouse, les sages ne cessent de louer à l'avance la beauté, la sagesse, la perfection de celle qui sera donnée pour épouse à saint Joseph en la personne de la Vierge Marie.

Saint Joseph devra aussi subir la persécution des méchants, fuir en Égypte à la naissance de Jésus ! comme le Joseph de l'Ancien Testament avait été livré aux Égyptiens en esclavage ; et, en Égypte il avait été encore davantage humilié, jeté en prison, avant de connaître la gloire dans laquelle nous les retrouvons tous les deux.

La gloire tient dans ce mot de Pharaon disant aux Égyptiens en proie à la famine : « *Allez à Joseph, et*

faites tout ce qu'il vous dira. » Voilà la parole même que la liturgie répète dans nos fêtes de saint Joseph pour nous dire d'avoir recours à saint Joseph dans tous nos soucis matériels.

Un jour, notre Père nous a dit qu'il avait eu une distraction en récitant les matines : « *Ite ad Joseph, facite quod dixerit vobis.* »

Tout à coup, notre Père s'est dit : « Mais... c'est la parole que la Sainte Vierge a dite aux serviteurs des noces de Cana qui n'avaient plus de vin à servir aux invités, mais en leur disant : « *Ite ad Jesum... et faites tout ce qu'il vous dira.* » »

Alors ? Est-ce saint Joseph qui répond au Joseph de l'Ancien Testament, ou est-ce Jésus ?

Les deux, mon capitaine ! Notre Père disait : « Nous avons dans la vie de saint Joseph comme un brouillon, comme une annonce *humaine* de la vie de JÉSUS qui est plus qu'humaine ! » Saint Joseph a vécu la même aventure que Jésus va vivre plus tard, c'est vraiment le cas de dire : « *Tel père, tel fils.* » Lui aussi a été persécuté, a dû fuir en exil, mener une vie difficile. Et ensuite, il a été exalté, il est devenu tout-puissant, à la droite de Dieu, sur l'Église. À Nazareth, c'est la répétition générale. Vient, après lui, Jésus qui manifeste le dessein divin d'une manière tout à fait éclatante et définitive. Jésus, lui, est alors l'insurpassable.

Résumons : Saint Joseph est l'époux de la Sainte Vierge. Comme l'écrit le Père Renaud Silly : « *Leur union est un vrai mariage qui comporte un contrat entre les époux, leur promesse de fidélité, et la présence d'un fils, signe de leur fécondité. Alors qu'apprenant la grossesse de sa femme à laquelle il n'avait point de part, Joseph songea d'abord à rompre l'union (Mt 1,19).* »

Il ne s'agit pas de soupçon mais, au contraire, d'un trait de lumière que notre Père a merveilleusement compris. Il s'adresse à saint Joseph dans une incomparable *PAGE MYSTIQUE* :

« C'est alors que vous la vîtes, à n'en pas douter, enceinte. Elle demeurait cependant paisible, sereine, admirablement recueillie, plus qu'avant. Elle vous aimait et vous entourait davantage, de tendresse et de sollicitude empreintes de la même retenue virginale. Pas un instant l'idée ne vous effleura d'une violence qu'elle aurait subie et moins encore acceptée. Une seule lumière vint frapper votre esprit, à laquelle vous n'osâtes point consentir malgré les admirables dons de ferveur, de sainte allégresse, de joie messianique

qu'elle versait en vous. Ah ! oui, cette pensée était sainte, son ivresse vous habitait, elle vous comblait et débordait de votre cœur, s'en allant rejoindre la sérénité de Marie et lui donnant la douce certitude de votre communion sans parole dans le même céleste secret. Radieux, vous entendiez carillonner en vous la Bonne Nouvelle, l'Évangile où s'illuminent les anciennes prophéties hier encore incomprises : « *Voici que la Vierge concevra et qu'elle enfantera un Fils. Et son Nom sera Emmanuel.* » La 'almâh, la jeune vierge innocente, immaculée, votre cœur intuitif le proclamait avant que votre oreille l'entende de Dieu : c'était Elle ! » (PAGE MYSTIQUE n° 21, "Les grandeurs de saint Joseph")

Mais alors, comme écrit le Père Silly : « *Il ne devait plus la regarder comme sienne.* » Mais l'intervention de l'ange lui enjoignant de convoler avec elle en justes noces lui montra au contraire que « *l'existence de ce mariage virginal importe beaucoup pour Dieu* ». Pour une raison qu'a bien expliquée l'abbé de Nantes, notre Père : « En fait, il y avait deux nécessités. Il fallait bien qu'elle soit mariée pour que le saint mystère de la naissance de l'enfant divin "soit caché à la meute ennemie", comme dit saint Bernard, et que l'époux soit un témoin constant de la pureté et de l'honneur de la Vierge. La Vierge ne pouvait être ainsi Mère de Jésus dans ce monde pécheur sans que quelqu'un témoigne d'elle. »

« Ses parents ? » continuait notre Père. On pourrait dire qu'ils cachaient un scandale quelconque. Ils n'auraient pas de crédibilité. » D'ailleurs, saint Luc ne les nomme même pas ! « Tandis que cet homme-là est prêt à répondre de la légitimité de cet enfant. » Il y a même un rite juif par lequel il faudra bien qu'il passe, et auquel il n'aurait jamais pu consentir s'il n'avait pas eu une assurance divine d'être bien à sa place de père de Jésus aux yeux des hommes comme il l'était aux yeux de Dieu, ce qui est le plus important, fait remarquer Bossuet, dont le Père Silly est l'un des meilleurs connaisseurs, avec notre Père.

Quel est ce rite ? Lorsque l'enfant vient de naître, la famille ou la mère, prend l'enfant et le pose sur les genoux du père, de celui qui dit qu'il est le père. Et lui, par le fait même qu'il le reçoit sur ses genoux, se reconnaît son père. Comment saint Joseph s'y serait-il prêté, d'un cœur vraiment paternel, s'il n'avait reçu ces assurances divines : « *Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit-Saint ; elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* » "JÉSUS" en hébreu Yehoshu'a signifie "Yahweh sauve".

Il n'y avait plus à hésiter, plus à craindre. Au

moment où lui était révélé qui était cet enfant et de qui il venait, une grande joie emplait son âme en même temps que s'effectuait en son cœur, écrit notre Père, un profond changement. » (LETTRE À MES AMIS n° 102)

Écoutons Bossuet, car il est incomparable : « *Le vrai Père de Jésus-Christ [admirable parole !], ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph [le divin Joseph !] pour servir de père au milieu de son temps à son Fils Unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon de cet amour infini qu'il a pour son Fils.* »

Voici Dieu, concevez bien, le Dieu du Ciel qui fait couler dans le cœur de saint Joseph quelque chose de son amour infini pour Jésus qui est son propre Fils, à Dieu le Père. « C'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père. » [ESQUISSE D'UNE MYSTIQUE TRINITAIRE, sixième conférence]

« "Réveillé de son sommeil, Joseph fit ce que lui avait ordonné l'Ange du Seigneur et prit avec lui son épouse." Joseph s'est réveillé doué d'une vocation paternelle, sûre, sanctifiante. Il a parlé à Marie. Alors cette humble épouse, qui avait tout gardé secret pour demeurer dans l'état de sujétion où l'avait placée son mariage vis-à-vis de Joseph, voulut lui faire en retour l'aveu entier de son annonce. Sa conception virginale s'établissait maintenant en dépendance de la paternité divine accordée à son époux. Dans son humilité, elle se donnait encore la petite place de servante, pour cette grande œuvre de l'Incarnation, et rendait grâce à Joseph d'avoir sur l'ordre de Dieu accepté de la prendre pour épouse et d'avoir reconnu son fardeau pour son propre enfant. Lui, Joseph, dans la plénitude de l'obéissance à sa vocation de père, n'y contrariait pas. Il savait dans son cœur qu'il n'était rien par rapport à Elle, mais il connaissait clairement qu'en lui désormais s'exerçait l'autorité même de Dieu sur Elle et sur Jésus le Sauveur ! » (LETTRE À MES AMIS n° 102, du 2 février 1962)

« Durant ce temps de mûrissement du germe divin, leurs esprits méditaient. Joseph n'avait pas eu de peine à voir en son épouse l'élue de Dieu et la Mère du Sauveur ; simplement, il avait laissé son admiration tendre et son amour très chaste déborder à l'infini. Depuis longtemps, il avait deviné en elle une grâce incomparable. Mais d'autres étonnements allaient à l'encontre du mouvement spontané de son cœur. Lui d'abord, qu'était-il autre qu'un charpentier de Nazareth, pauvre, borné et pécheur. La présence de Marie lui avait découvert encore davantage sa misère à lui, en regard de cette perle très pure, de cette fleur ! Et sa famille, davidique bien sûr, était tellement déchue de son antique splendeur ! Et ce métier, et ce village ! Rien, rien de tout cela ne pouvait correspondre à l'idée qu'on se faisait du Messie, du Roi qui relèverait la maison d'Israël. Saint Joseph

n'était traversé par aucune ombre d'incrédulité, mais simplement, en chef de famille, il demeurait soucieux et voulait agir au mieux des intérêts de l'Enfant. »

Pour bien pénétrer les sentiments de saint Joseph et en tirer profit, il nous faut comprendre ce que notre Père expliquait dans un sermon prêché à la Noël 1983 : « Saint Joseph, pour le dire en un mot, nous représente. C'est le fidèle, il représente l'Église, la troupe des âmes fidèles, ce que saint Jean appellera le "*disciple*" par excellence. Entre la Vierge Marie et lui, il y a une différence de perfection et une différence de vocation considérable. Même s'il est son époux, selon les hommes et selon Dieu, Elle est la Reine du Ciel, plus divine qu'humaine, et lui est un homme atteint par le péché originel. Saint Joseph était là auprès de la Vierge Marie comme celui qui ne comprend pas, qui ne sait pas, dans cette attitude de profonde discrétion de l'homme qui se sait très bien, si saint qu'il soit, frappé par le péché, ayant besoin de rédemption. C'est par là que saint Joseph nous est très proche, et qu'il nous faut le suivre, pour comprendre les voies de la Sagesse divine, qui est folie aux yeux des hommes. »

« Les nuances de l'Évangile laissent voir cette différence d'élévation de leurs âmes : lui se voit chargé de disposer les événements au mieux et tâche de ne pas lui nuire par sa honte de nazaréen et sa misère. Elle, pleine de grâce et le sein lourd d'un enfant royal, sait que déjà Lui seul a tout arrêté et, caché dans le silence, conduit tout au gré de sa Sagesse. Elle l'écoute, le bruit de son Cœur sous le sien paraît remplir tous les espaces et soumettre tout l'univers à son mouvement. Tandis que Joseph raisonne, elle sait que nul ne pourra comprendre sa venue, sa mission, son mystère, avant l'Heure de la pleine lumière.

« Tout de même, Joseph fut content de voir qu'il fallait monter à Bethléem, car c'était justement ce qu'il méditait pour que s'accomplisse une prophétie. Marie souriait de voir ainsi la Providence s'ajuster aux pensées très sages de son admirable époux. Ils partirent sans penser à leur fatigue, car tout alors paraissait légère peine et contribuait à les rapprocher encore, s'il était possible ! Ils exerçaient vis-à-vis l'un de l'autre cette exquise charité que Jésus venait apporter à la terre. Lui prenait soin d'elle et, de sa douce voix, aux inflexions tendres, elle le plaignait de tant de mal qu'il se donnait, et du souci qu'il avait, car il s'en faisait pour sûr ! Heureusement qu'elle demeurait pour lui une source de paix, de confiance en Dieu qui n'abandonne pas ses enfants, ni surtout son Enfant...

« Ils arrivèrent enfin et ce fut une grande stupéfaction pour Joseph que nulle maison ne s'ouvre devant eux. N'est-ce pas le Messie, le fils de David qui allait naître ici ce soir ! Jusqu'au bout de ses recherches hâtives et fatiguées, car tout de même ils étaient bien

las ! Il crut que tant de rebuffades le mèneraient à mieux, qu'un miracle... mais il fallut se résigner à chercher au plus bas et trouver une bergerie, une étable où, sans appareil, on serait du moins seuls et tranquilles. Après coup, ils trouvaient là certaines convenances, et, ne pouvant deviner par avance les desseins de la Sagesse divine, tout de même, ils les reconnaissaient dans tout ce qui arrivait. Ainsi Jésus dirigeait tout, et ses parents commençaient à s'instruire de ses leçons. Il voulait donc naître pauvre, dans l'obscurité, dans la nuit, mais à Bethléem selon les prophéties ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 104, du 19 mars 1962)

Ainsi saint Joseph commençait à comprendre ce que notre Père appelait la "*modification évangélique*" : le Fils de Dieu est venu sur la terre pour nous ouvrir le Ciel en mourant sur une Croix. Toute sa vie, dès l'étable de Bethléem, est un mystère d'abaissement de sa majesté divine, de souffrance et de mort par amour, mystère de beauté dans la douleur, de joie dans la peine, d'honneur dans le service, de gloire dans l'humiliation, de béatitude ultime dans la persécution et le martyre. C'est une Sagesse nouvelle qu'il vient révéler aux hommes, Sagesse qu'il nous faut demander au Cœur Immaculé de Marie en ce commencement de Carême, pour suivre Jésus jusqu'au Calvaire, afin d'être avec Lui dans la résurrection.

Mais revenons à la sainte Famille :

« Alors, quand le moment de cet accouchement est arrivé, de l'enfantement de Jésus, la Vierge Marie prévint saint Joseph avec cet infini respect de toute personne qu'elle a manifesté dans chacune de ses apparitions : « *Mon ami, l'heure est venue, laissez-nous !* » Quand il revint, il adora cet Enfant qu'Elle déposa sur ses genoux, ses genoux de père légitime.

« J'aime voir Jésus dans les bras de Joseph et la Vierge qui les regarde songe ainsi que Dieu a vraiment donné aux hommes son propre fils. Émerveillé de sa ressemblance avec sa mère, Joseph suppose l'abîme de ce mystère qui a fait d'une femme, de sa propre femme le sanctuaire de la paternité divine même. Cet enfant de Marie n'était pas né d'une volonté d'homme, ni d'un hasard de la nature, mais de la volonté et de l'être même de Dieu, il était Fils de Dieu. Lui, Joseph, le charpentier de Nazareth et l'époux de la Vierge Marie, le prenant pour fils en portait témoignage, et Marie le lui confiant acceptait cette foi nouvelle et la soutenait admirablement de sa confiance même. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 104)

Demandons à saint Joseph de vivifier en nos âmes cette même foi en la divinité de Jésus-Christ, fils de Marie, et de nous la garder toujours intacte, pour l'amour et la consolation du Cœur Immaculé de Marie, « *notre Mère à tous, à jamais !* » Ainsi soit-il !

Frère Bruno de Jésus-Marie.



OASIS DE PAIX

NOTRE Père se plaisait à le répéter : comme l'idéal d'un monastère est de ressembler à une famille, l'idéal d'une famille est de ressembler à un monastère. La preuve que la leçon a été bien comprise, c'est l'empressement des familles phalangistes à venir passer quelques heures, quelques jours à l'ombre de nos ermitages, « *oasis de paix au milieu du monde* », selon l'article 1^{er} de notre *RÈGLE*. Les vacances de février, en particulier, les ont vus s'y succéder : heureusement que la tripartition des zones de vacances étale cette invasion dans le temps ! Les communautés se retrouvent bien accaparées par les mille soins que réclame une marmaille aussi joyeuse que remuante, ravie de se purifier des miasmes du monde et de l'école sans Dieu parmi des camarades vibrant des mêmes enthousiasmes. Il s'agit de les immuniser au plus vite contre toutes les erreurs modernes, de les armer en vue des combats qu'il leur faudra livrer dès leur retour dans le monde. Heureusement, à cet âge, on est curieux de tout et on apprend vite : aussi bien la psalmodie monastique que le jardinage ou la cuisine. Frères et sœurs ont fort à faire pour répondre au bombardement de questions sur le concile Vatican II, l'Algérie française, le maréchal Pétain ou encore le pape François !

Mais les plus heureux furent sans conteste les retraits qui firent les exercices spirituels de saint Ignace, du 21 au 26 février. Pendant cinq jours, ils bénéficièrent de la prédication incomparable de notre Père et de toute la sollicitude de frère Bruno. Un seul regret : le petit nombre de ces privilégiés cette fois-ci.

Notre Père en faisait autrefois ainsi la réclame : « J'ai vergogne à vous les recommander une nouvelle fois. Mais si à force de vous rappeler qu'il n'y a pas de meilleure voie de conversion, aux dires insistants des Souverains Pontifes, ni de meilleure manière de se disposer à de sages et surnaturels choix de vie ou orientations importantes, à force de vous exciter à les faire... eh bien ! chaque fois un contingent nouveau de lecteurs, frappés par la grâce, s'y décide. J'insiste donc ! » (CRC n° 166, juin 1981)

Le monde et ses soucis vous ont empêché d'en profiter cet hiver ? Inscrivez-vous donc sans tarder pour la retraite du 11 au 16 juillet.

PREMIER SAMEDI DU MOIS

Les 5 et 6 mars, la petite foule de nos amis se répartit entre nos diverses maisons pour la retraite

mensuelle et les exercices de la dévotion réparatrice du premier samedi du mois. La maison Saint-Louis-Marie faillit être submergée par un afflux record de réfugiés du monde : le dimanche, ils étaient plus de deux cents ! Au Canada, cette fin de semaine marquait la reprise des activités publiques de la CRC, après de longs mois de confinement sévère. Vous pensez si les enfants étaient heureux de retrouver la maison Sainte-Thérèse, sa chapelle, les frères, leurs instructions et... la piste de glissade olympique sur la butte enneigée !

SAINT JOSEPH : « UN HOMME JUSTE ».

En ce mois qui lui est consacré, frère Bruno nous tourna vers le Chef de la Sainte Famille. Ce recours est d'autant plus opportun que son apparition dans le ciel de Fatima, le 13 octobre 1917, nous révèle sa puissance sur les Cœurs de Jésus et Marie dans les temps apocalyptiques signifiés par la chute du soleil.

Saint Joseph était « *un homme juste* » (Mt 1,19) : c'est l'une des seules précisions que nous donne l'Évangile à son sujet. Une fois expliquée par frère Bruno, en ouverture de la session, cette expression nous ouvre le secret de l'âme du dernier patriarche, de sa grande perfection dans la pratique de la Loi de Dieu. Dépasant tout formalisme moralisant, il avait acquis une connaissance profonde de la nature humaine et une conscience aigüe de son péché. Il comprenait bien que la pratique de la Loi ne suffisait pas à plaire à Dieu. Joseph espérait donc un salut qui viendrait d'En-Haut, il attendait le Messie promis par les prophètes.

C'est à cet homme d'une sainteté si éminente que sainte Anne et saint Joachim résolurent de confier leur fille, qui s'était vouée à Dieu par le vœu de virginité. Leurs âmes se comprirent et saint Joseph consentit avec joie à ce mariage virginal. La rencontre avec la Sainte Vierge lui fut un choc, un éblouissement : la révélation de l'Immaculée Conception. Sur son visage resplendissait la beauté de Dieu même ; toute sa personne rayonnait la sainteté de Dieu dont elle était le sanctuaire.

Le Bon Dieu donna alors à saint Joseph un amour spécifiquement conjugal pour la Vierge Marie, épanchant dans son cœur l'amour divin dont Il brûle de toute éternité pour sa créature parfaite. Elle fut dès lors pour lui le sacrement d'un surcroît de justice et de sainteté : dans son « panier de noces », Joseph reçut la grâce de la chasteté parfaite, c'est-à-dire que par Marie, il fut désormais tout à Dieu.

Or le bonheur de saint Joseph peut être le nôtre, puisqu'à nous aussi, le Cœur Immaculé de Marie nous a été donné, comme un refuge dans les

tempêtes du monde : « *Le Cœur de Jésus*, écrit saint Maximilien-Marie Kolbe, *est le symbole de l'amour de Dieu... L'âme qui regarde toute cette révélation de l'amour voudrait rendre amour pour amour. Mais par expérience, nous savons que nous sommes très faibles. Et là, se manifeste l'amour du Cœur Divin qui nous donne sa propre Mère pour que nous puissions l'aimer avec son Cœur à Elle ; non avec notre pauvre cœur, mais avec son Cœur Immaculé. L'amour de l'Immaculée est le plus parfait amour avec lequel une créature puisse aimer son Dieu. Avec ce Cœur, essayons d'aimer de plus en plus le Cœur de Jésus, et que ce soit notre plus grand désir.* »

JÉSUS, ÉPOUX DE MARIE.

Ayant établi dans sa méditation du premier samedi du mois que la vie de saint Joseph fut la préfiguration de celle de son divin Fils (voir *supra*, p. 29-31), frère Bruno approfondit le mystère des épousailles de Jésus et Marie lors de l'oraison du dimanche matin. Jésus n'est-il pas l'Époux de l'Église ? Et la Vierge Marie n'en est-elle pas la personnification, la Reine ?

Notre frère cita longuement un article remarquable du Père Renaud Silly, étudiant le thème de la nouvelle naissance dans l'Évangile selon saint Jean (*LE FIGARO HISTOIRE*, n° 130). Après avoir commenté les dernières paroles de Jésus crucifié : « *Femme, voici ton fils. Voici ta Mère. Tout est consommé.* » (Jn 19), ce dominicain conclut : « *Selon saint Jean, devenir une créature dans le Christ exige la médiation mariale.* »

Et notre frère de prolonger cette méditation, à l'école de notre Père : en nommant sa Mère « *Femme* », Jésus, nouvel Adam, l'institue comme la nouvelle Ève, la mère du genre humain racheté.

C'est cette même « *Femme* » que saint Jean reverra dans le Ciel de Patmos (Ap 12,1), glorieuse, mais criant dans les douleurs crucifiantes de l'enfantement : douleurs de son Cœur transpercé au Calvaire, qui préludent à l'enfantement messianique du matin de Pâques. Jésus avait annoncé cette tristesse et cette joie à l'heure d'entrer dans sa Passion (Jn 16,21). Isaïe avait prophétisé cet enfantement miraculeux de tout un peuple par Sion, que personnifie Marie (Is 66,8). Notre Père en a merveilleusement tiré la leçon théologique et mystique : suivant son Époux jusqu'à la Croix, mourant de compassion avec lui, Marie mérite de devenir la Médiatrice de toute grâce, c'est-à-dire notre Mère à tous, à jamais !

LE CŒUR MISÉRICORDIEUX DE SAINT JOSEPH.

Méditer sur saint Joseph nous ayant conduits jusqu'au mystère pascal, frère Bruno voulut profiter du sermon de la messe du premier dimanche de Carême afin de nous le donner comme modèle pour ces quarante jours de pénitence.

En effet, aviez-vous songé que c'est du jour

où il reçut la charge de l'Enfant-Jésus que saint Joseph commença à beaucoup souffrir ? « *Cet Enfant incommode*, s'exclame Bossuet, *qui partout où il entre, entre avec sa Croix.* »

Méditons-nous les mystères joyeux de la Sainte Famille ? Les voici : la misère de Bethléem, l'effroi de la fuite en Égypte, l'abjection de Nazareth. Pendant trente ans, entourés, assaillis par la médiocrité, le péché humain quotidien, leurs Cœurs très purs y ressentirent douloureusement combien le monde avait besoin de rédemption.

Comment saint Joseph vivait-il cette souffrance continue ? En bon juif, il attendait le Messie ; en homme juste, il avait un sens aigu du péché : le sien, mais aussi celui de son peuple rebelle, celui des païens, le péché du monde. Il comprenait donc que le Messie devrait être le révélateur et le médiateur du pardon divin. Comment ? Les prophètes le lui enseignaient : en prenant sur lui-même tous les effets de la malice humaine, toute la peine due au péché, la supportant et l'offrant en sacrifice d'expiation. Saint Joseph, pénétré de ces oracles, vivait par avance le mystère de la Rédemption qu'opérerait le Christ qui devait venir, qui était déjà présent, dans ses bras. Déjà, il pardonnait, comme Dieu, il désirait souffrir avec Jésus.

LA PRÉEXISTENCE DE LA SAINTE COLOMBE.

Entre les volets de ce petit traité sur saint Joseph – dont nous ne saurions trop vous recommander l'écoute dans les logia, sur la VOD –, nos amis visionnèrent encore deux conférences de notre retraite d'automne, retraçant l'épanouissement de la dévotion mariale de notre Père dans la première moitié des années 1990 (§ 171, *NOTRE PÈRE ET LA SAINTE VIERGE*). C'est un Cœur à cœur, soutenu par une doctrine théologique, biblique, exégétique, mystique. Les détracteurs ne manquèrent pas, mais les réponses à leurs objections permirent un approfondissement toujours plus pénétrant, une mise en lumière des gloires de Marie.

Ces progrès accomplis par notre Père ne sont pas facultatifs : « *Nous ne sortirons indemnes de toute apostasie et de tout désespoir*, expliquait-il en janvier 1992, *de tout écart spirituel et de toute défaillance mondaine, que si nous recourons au Cœur Immaculé de Marie, dans une dévotion qui ne saurait être pleine d'amour que dans l'admiration comme infinie de cette "Femme" bénie entre toutes, Vierge de Fatima à qui Dieu veut confier l'œuvre du salut du monde, à leur seule et unique gloire, à Lui et à Elle, ne formant qu'un seul Cœur.* »

À la lumière du message de Fatima, qui nous révèle la prééminence de l'Immaculée Conception dans les desseins divins, notre Père en vint notamment à méditer le mystère de la préexistence de l'âme de la

Sainte Vierge auprès de Dieu, de toute éternité. Si d'emblée cette idée vous ravit, c'est le signe que vous aimez beaucoup votre Mère et vous découvrirez avec bonheur les fondements sûrs de ce privilège inouï, dans la Sainte Écriture et la liturgie de l'Église. Et puisque la mode est aux nouvelles traductions liturgiques, vous adopterez sans doute d'un même élan du cœur la nouvelle formule de l'*AVE MARIA* inaugurée par notre Père en 1993 : « *Je vous aime, ô Marie !* »

DÉVOTION RÉPARATRICE.

Ayant entendu l'appel de l'Enfant-Jésus et de sa Mère, à Pontevedra, à consoler le Cœur Immaculé de Marie, notre Père tenait à pratiquer et à promouvoir la dévotion des cinq premiers samedis du mois, à réciter le chapelet en esprit de réparation. Il ne s'en tint pas là. Puisque ce sont les blasphèmes contre ses privilèges qui enfoncent des épines dans le Cœur de Marie, l'abbé de Nantes s'appliqua à scruter ses mystères, pour introduire ses disciples dans leur contemplation, à la louange de la gloire de l'Immaculée : quelle merveilleuse œuvre de réparation "positive" ! L'Immaculée Conception, sa préexistence auprès de Dieu, sa virginité perpétuelle ne sont que les prémices de ses grâces les plus grandes qui sont celles de la Maternité divine, de la Corédemption, de la Médiation, enfin, c'est-à-dire de la Maternité universelle de Marie. C'est un champ de méditation infini, puisque selon le saint pape Pie IX, « *nulle autre pensée que celle de Dieu même ne peut en mesurer la grandeur* ».

Notre-Seigneur révéla aussi à sœur Lucie que le Cœur Immaculé de Marie est blessé par ceux qui l'outragent dans ses saintes images. Or notre Père, à contre-courant de l'iconoclastie moderne, nous a appris à nous servir des objets de dévotion, chapelets, statues, médailles, comme de moyens nous permettant d'entrer en communion réelle, sensible, avec le Bon Dieu, la Vierge et leurs saints. Bien plus, méditant sur certains chefs-d'œuvre de l'art chrétien, il nous fit pénétrer à sa suite dans le secret de l'intelligence croissante de Jésus et Marie au fil de leurs mystères joyeux, douloureux et glorieux.

Si la contemplation des privilèges de la Sainte Vierge vous donne le vertige, les mille médiations des dévotions chrétiennes vous en ouvriront l'accès, à l'école de notre Père.

ACTUALITÉS : « LE TOURNANT STRATÉGIQUE »

La conférence d'actualités du dimanche après-midi était particulièrement attendue par nos amis abasourdis par un vacarme politico-médiatique inédit.

Un tournant stratégique : c'est ainsi que *LA CROIX* qualifie la volte-face de l'Académie pontificale pour la vie qui « *s'est montrée récemment favorable à ce que l'Église italienne ne s'oppose plus à la législation sur*

le suicide assisté. L'Église espère ainsi continuer à pouvoir faire entendre sa voix désormais inaudible par des sociétés trop libérales. » L'actualité de l'Église, expliqua frère Bruno, ce sont de nouvelles épines qui blessent le Cœur Immaculé de Marie.

LE BILAN MACRON.

Tandis qu'Emmanuel Macron brigue un second mandat présidentiel en surfant sur la vague de crise internationale, quel bilan peut-on dresser du quinquennat écoulé ? Frère Bruno ne fit qu'effleurer le sujet des lois immorales adoptées ces dernières années, et qui suffisent à donner l'horreur de la République. En revanche, il étudia plus précisément les domaines des dépenses publiques et de la fiscalité, de la sécurité et de l'Éducation nationale. En tout domaine, on constate qu'au-delà des divergences partisans superficielles, le gouvernement s'est inscrit dans le sillon ouvert par ses devanciers depuis plusieurs décennies. Quelles que soient les personnes au pouvoir, les institutions démocratiques et l'idéologie républicaine enchaînent la France à l'Union européenne et au culte de l'homme au détriment du bien commun. D'où la continuité dans le mal de la V^e République.

La France est un pays magnifique, qui a tous les atouts pour réussir. Mais une succession d'erreurs remontant aux années 1980, sous Mitterrand, en a fait le repoussoir que nous connaissons, cumulant un déficit public abyssal, encore aggravé depuis cinq ans, et une fiscalité folle. Pas plus que ses prédécesseurs, Macron n'a pu assurer un budget à l'équilibre, qui ne s'obtient pas en jouant sur les recettes (la fiscalité), mais par une gestion prudente des DÉPENSES PUBLIQUES.

Qu'en est-il de notre SÉCURITÉ INTÉRIEURE ? Certes, le budget de la mission de sécurité du ministère de l'Intérieur a crû de 14 % et les effectifs des forces ont augmenté de 10 000 postes. Par ailleurs, depuis 2017, pas moins de treize textes de lois sur la sécurité ont été adoptés. Mais la politique du gouvernement, incohérente, s'avère inefficace : à quoi bon poursuivre les délinquants, quand les prisons surpeuplées ne peuvent les accueillir ? Sur les 15 000 places de prison supplémentaires promises par Macron en 2017, moins de 2 000 avaient vu le jour, fin 2021. De plus, les procédures judiciaires sont trop complexes et d'ailleurs irréformables puisque dépendantes du droit européen. La justice française, enfin, souffre de l'idéologie de gauche de sa magistrature. Les juges français sont asservis au pouvoir politique et subissent en outre la tutelle de la Cour européenne des Droits de l'Homme, qui impose son idéologie de protection à outrance de l'individu coupable au détriment du bien commun. Comment s'étonner dès lors de la dégradation de la sécurité en France ?

Quant à L'ÉDUCATION NATIONALE, ses ministres

successifs depuis Sarkozy, qu'ils soient de droite ou de gauche, ont tous suivi la même ligne et Macron n'a fait qu'empirer les choses.

La théorie du genre imprègne toute l'Éducation nationale, l'Université et la Culture. C'est un lavage de cerveau et une incitation à la débauche qui appelle le châtiment de Dieu !

Autres chantiers : les réformes du lycée et du baccalauréat. Certes, l'ancien bac n'était plus viable. Mgr Freppel en son temps réclamait déjà sa suppression ! Mais le mauvais esprit égalitariste, voire marxiste, qui a dirigé les réformes Blanquer les vouait d'avance à l'échec : car modifier le bac est une chose, supprimer tous les moyens de sélection que sont la notation, le redoublement, etc. en est une autre ! Il s'agit de niveler les élèves par le bas pour supprimer tous les facteurs d'inégalités sociales. Les anciennes filières S, ES et L, inégalitaires, ont ainsi été remplacées par un socle commun de faible niveau et deux spécialités (modules) choisies par l'élève selon l'orientation qu'il désire. Ce nouveau système ne permet plus d'assurer l'apprentissage des bases scolaires, en particulier celui de l'analyse et de l'argumentation, et fait prématurément de chaque élève un technicien.

Les mauvaises méthodes d'apprentissage et d'enseignement imposées par l'Éducation nationale sont la première cause de l'écroulement du système scolaire. Leur révision permettrait ensuite de donner aux élèves le goût de l'effort et du travail bien fait, et l'amour de la France !

Précisément : pendant que les grandes personnes s'instruisaient de la canaillerie républicaine, leurs enfants étaient pris en charge dans un esprit tout à fait contraire ! À la maison Saint-Joseph, les garçons furent conquis par la dignité et la bonté de Philippe Pétain, chef de l'État français, se faisant tout à tous pour atténuer le malheur de la France. Ils étaient au diapason de leurs parents, puisque la seconde partie de la conférence de frère Bruno réhabilitait au même moment la sagesse politique d'un autre chef d'État aujourd'hui aussi calomnié que le Maréchal : Vladimir Poutine.

LA LIBÉRATION DE L'UKRAINE.

Le jeudi 24 février, à l'aube, Vladimir Poutine a lancé une « opération militaire spéciale dans le Donbass » visant à la « démilitarisation et à la dénazification » de l'Ukraine. Depuis, l'hystérie antirusse de nos médias atteint son paroxysme. Pourtant, ce n'est pas l'intervention de Poutine qui est disproportionnée à la menace qu'elle combat, mais c'est nous, Occidentaux, qui sous-évaluons la menace que les États-Unis font peser sur la Russie.

Les causes lointaines de cette crise sont bien connues des lecteurs de notre bulletin. Depuis les années 1990, notre Père, puis les frères à sa suite

dénoncent la volonté des États-Unis d'assujettir le monde à la démocratie libérale pour faire régner leurs intérêts ploutocratiques. La cause première de la guerre dans le monde ? Le messianisme américain !

Le « nouvel ordre mondial » exigeait la soumission et le déclassement de la Russie. Les États-Unis s'employèrent donc à l'encercler et à l'isoler, c'est-à-dire à lui arracher son « étranger proche » pour l'intégrer dans l'OTAN, au mépris des engagements solennels pris par les diplomates américains en 1990 de ne pas étendre l'Alliance vers l'Est. Cette menace s'est aggravée par le drame du Kosovo, en 1999, le retrait des États-Unis du traité ABM en 2000, l'extension de leur bouclier antimissile en Pologne, en Roumanie, au Japon, en Corée du Sud, jusqu'au retrait américain du traité sur les forces nucléaires à portée intermédiaire (FNI) en 2019.

Mais à partir de 1999, la Russie s'est relevée de son anarchie postsoviétique et a recouvré sa souveraineté sous la gouverne d'un chef sage et fort : Vladimir Poutine. En 2007, dans son discours de Munich, il dénonça l'hégémonie américaine, facteur d'insécurité dans le monde, demandant quel adversaire visait l'élargissement de l'OTAN ?

Pour défendre son pays, Poutine travailla à restaurer son armée. En mars 2018, il pouvait affirmer que « *la puissance militaire croissante de la Russie est une garantie solide de la paix mondiale, car cette puissance préserve et maintiendra la parité stratégique et l'équilibre des forces dans le monde.* »

Dans cet affrontement larvé, l'Ukraine est un pays stratégique : « *essentielle avec ses cinquante-deux millions d'habitants*, notait Brzezinski en 1997 dans *LE GRAND ÉCHIQUIER*, *et dont le renforcement de l'indépendance rejetterait la Russie à l'extrême est de l'Europe et la condamnerait à n'être plus, à l'avenir qu'une puissance régionale.* »

« Tout le nœud du conflit actuel, explique frère Bruno, réside dans la volonté des Américains de diviser l'Ukraine par la haine fratricide entre pro-Européens et pro-Russes, afin de créer un fossé définitif entre Européens occidentaux et Russes, d'empêcher la formation d'une Union eurasiatique et de réduire la Russie au rang de puissance régionale. »

On ne s'étonne plus, dès lors, des révolutions de 2004 et 2013, provoquées et impudemment financées par les États-Unis pour empêcher l'Ukraine de retourner dans le giron russe. Le coup d'État de la place Maïdan imposa au pays un gouvernement illégal, corrompu, à la solde des Américains, qui multiplia les exactions sanglantes contre les populations russophones. Si le rattachement de la Crimée à la Fédération de Russie la préserva de ces représailles, elles s'abattirent en revanche sur la région d'Odessa et l'est du pays, déclenchant aussitôt un soulèvement des régions du Donbass qui réclamèrent

d'être reconnues indépendantes. Le gouvernement ukrainien y dépêcha son armée et ses pires éléments, les colonnes néonazies tels les groupes Azov et Pravy Sektor, qui, par une terreur quotidienne, la torture, notamment à Marioupol, des tirs, des bombardements, des mines, provoquèrent la mort de 15 000 civils et le déplacement de deux millions de réfugiés en huit ans.

Il est un fait que Poutine a tout fait pour éviter la guerre et parvenir à une résolution diplomatique du conflit, selon les accords de Minsk : c'était son "plan A". Néanmoins, ces efforts furent menés sans illusion étant donné le dessein américain d'éliminer la Russie. Ces huit années de négociations lui permirent toutefois de remonter en puissance ses armées en vue de l'affrontement inévitable, et de ne le déclencher qu'à sa propre initiative : "plan B".

Le regain de violences vis-à-vis des populations du Donbass exténuées par huit ans de guerre et l'imminence manifeste d'une opération de reconquête par l'armée ukrainienne et de nettoyage ethnique ont justifié, sur le plan du droit, la reconnaissance des deux républiques et l'opération militaire destinée à les protéger. La Russie invoque le droit à la légitime défense défini par la Charte des Nations unies.

Frère Bruno acheva sa conférence par une appréciation de l'intervention militaire russe elle-même : mesurée, promise à la victoire et courageuse. Au rebours des méthodes américaines de bombardements intensifs, Poutine, qui veut préserver le peuple ukrainien, peuple frère, envoie courageusement ses hommes sur le terrain. Il affirme que les opérations se déroulent comme prévu, l'armée russe progressant prudemment, systématiquement, en cherchant à épargner les populations civiles dont les combattants-terroristes ukrainiens se servent comme boucliers humains.

« En définitive, conclut notre frère prier, cette opération militaire est légitime, parce qu'elle relève de la légitime défense pour la Russie et parce que, visant à rétablir l'ordre intérieur ukrainien, à défendre la civilisation chrétienne et à rééquilibrer les forces sur le plan international, elle est juste et bénie par Dieu.

« La CHRÉTIENTÉ défendue par notre Père est aujourd'hui comme toujours objet de haine et combattue par Satan. Pour l'heure, presque anéantie chez nous, on la voit resurgir en Russie et c'est la raison profonde de l'acharnement des Alliés contre ce pays. Mais à la fin, le Cœur Immaculé de Marie triomphera et sauvera la Russie, car elle lui est confiée. »

Notre vénéré Père de Foucauld, que l'Église s'apprête à canoniser, s'exclamerait sans hésiter qu'à

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5 €.

Ajouter le prix du port.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

MARS 2022

- ACT. « LE TOURNANT STRATÉGIQUE. »
1 DVD – 1 CD.
- L 169. "L'AFFAIRE DE NANTES."
1. LETTRE À MGR JOLY.
2. ENFANT DE L'ÉGLISE. 1 DVD – 1 CD.
- PC 85. SAINT AUGUSTIN PRÊCHE AUJOURD'HUI.
SESSION DE LA TOUSSAINT 2021
8. JÉSUS-CHRIST NOTRE ROI ET NOTRE MAÎTRE.
9. PÉLAGIANISME D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.
1 DVD – 1 CD.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2021

FÉVRIER 2022

- PC 84. GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE.
9. DE LA RÉVOLUTION DE 1789
À LA FAUSSE PAIX DE 1919.
10. LÉON XIII, FOSSEUR DE LA CHRÉTIENTÉ.
2 DVD – 2 CD.

l'instar de celle de 1914-18, cette guerre est une véritable Croisade de la civilisation chrétienne contre la barbarie anglo-saxonne et protestante ! Réconfortés par cette analyse claire et précise, retransmise en direct dans tous nos ermitages, nos amis pouvaient retourner dans le monde, bien armés pour tenir bon jusqu'à la prochaine réunion CRC.

CALENDRIER

Frère Thomas commence cette semaine le tour de France des petites retraites pour enfants. En cette période électorale, leur titre sonne comme un coup de clairon : *VIVE LA REINE !*

- 12-13 mars – Retraite des enfants en Bretagne ;
- 26-27 mars – dans le Béarn ;
- 2-3 avril – dans le Poitou ;
- 9-10 avril – à la maison Saint-Joseph.
- 13-18 avril – Retraite de Semaine sainte à la maison Saint-Joseph.

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.